

A. 103
N° 1—3. I—II.

JANVIER—MARS

1928

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITE
1928

<http://rcin.org.pl>

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, sous la direction de M. J. Dąbrowski, membre correspondant de la Classe d'histoire et de philosophie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANNÉE 1928

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1929



A.103

Table des matières.

	Page
N° 1—3.	
Comptes-rendus de l'Académie pour janvier-mars 1928	1
Bibliographie pour janvier-mars 1928.	42
Résumés	
1. Dobrowolski K. : La disposition et les formes les plus anciennes de l'habitat rural polonais	3
2. Gąsiorowski St. : Aus Studien über antike Ornamentik: Das Vasenmotiv in der antiken Kunst	6
3. Komornicki St. : François l'Italien, della Lora et le Palais Royal du Wawel à Cracovie	9
4. Małecki M. : L'archaïsme du dialecte podhalien et un essai de fixer les limites géographiques de celui-ci	11
5. Michalski K. (abbé): L'influence d'Averroès et d'Alexandre d'Aphrodisias dans le psychologie du XIV ^e s.	14
6. Pagaczewski J. : Über die Wieluner Madonna, einer aus Silber geschmiedeten, in der Pfarrkirche zu Wielun befindlichen Statuette aus dem Jahre 1510	16
7. Sinko T. : De Horatii carminibus bacchicis	17
8. Taubenschlag Rafał : Die Entstehung der Statuten Kasinirs des Großen	18
9. Witkowski St. : De codicibus S. Basilli Magni Hispaniensibus	33
10. Wojtas Maksymiljan : Die Zugehörigkeit der Breslauer Diözese zur Provinz Gnesen	35
N° 4—6.	
Comptes rendus de l'Académie pour avril-juin 1928	45
Séance publique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres	46
Bibliographie pour avril-juin 1928	93
Résumés	
11. Demiński Br. : Le rôle diplomatique de Lucchesini et la question polonaise entre 1791 et 1795	50
12. Dobrzycki J. : Le palais des comtes Raczyński à Rogalin	54
13. Gleńma F. (abbé): Les états provinciaux de Prusse ainsi que Pierre Kostka, évêque de Chełmno, pendant le second inter-règne (1574—1576)	58
14. Godziszewski Wł. : La Pologne et l'empire moscovite à l'époque de Ladislas IV.	62
15. Godziszewski Wł. : La frontière entre la Pologne et l'empire moscovite, fixée entre 1634—1648, en vertu du traité du paix de Polanów	65

	Page
16. Kotwicz Wl. : Quelques remarques sur les statues de pierre dites »baba« (»femmes en pierre«)	70
17. Malecki Mieczysław : Le tsakavisme et les phénomènes analogues	81
18. Sawicki Lud. : Notre porte ouverte sur le Levant et les ports de la Dobroudja	83
19. Sinko Tadeusz : De Vergilii rebus bacchicis	85
20. Sternbach L. : Cratetea	87
21. Turyn Alex. : De Aelii Aristidis codice Varsoviensi atque de Andrea Taranowski 'et Theodosio Zygomala	87
22. Zawadzki T. : Le manuscrit de l'année 1555 de la Bibliothèque des princes Czartoryski contenant les Leçons spirituelles destinées à la Demoiselle Sophie Odrowąż	92
N° 7—10.	
Comptes-rendus de l'Académie pour juillet-décembre 1928	97
Bibliographie pour juillet-décembre 1928	193
Résumés	
23. Bocheński Zb. : Les casques polonais du moyen âge	99
24. Dąbrowski Jan : Jean de Czarnków et sa chronique	101
25. Dobrzycki J. : Études sur les palais de campagne de l'époque néo-classique en Grande-Pologne	113
26. Feldman J. : La question polonaise en 1848	117
27. Heitzman M. : Les origines et l'évolution de la philosophie de François Bacon	133
28. Jarosławiecka M. : Contribution à l'histoire de la sculpture sur bois à Cracovie pendant la première moitié du XVII ^e siècle	144
29. Klinger W. : La description des tempêtes en mer chez Alcée	146
30. Klinger W. : Les coutumes en rapport avec le culte die saint Martin et leurs origines	149
31. Kruszyński Tad. (abbé): De l'ornementation ancienne de l'aube et de l'amict	152
32. Kukiel M. : Maciejowice	157
33. Lepszy Leonard : Über den Flügelaltar von Veit Stoß in der P. Akademie der Wissenschaften zu Kraków und neue Erkennungsmerkmale seiner Bildwerke	168
34. Loret M. : Artisti polacchi a Roma nel settecento	170
35. Mańkowski T. : Les tableaux de Rembrandt de la galerie du roi Stanislas-Auguste	171
36. Obreńska A. : Les mots »stryj«, »wuj« et »swak« dans les dialectes et dans l'histoire de la langue polonaise	174
37. Rybarski R. : Le commerce et la politique commerciale de la Pologne au XVI ^e s.	180
38. Semkowicz Wl. : Hanul, der Statthalter von Wilna (1382—1387) und sein Geschlecht	187
39. Żurowski Józef : Die Ergebnisse archäologischer Forschungen in der Nähe der Jacobskirche in Sandomierz	189

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.**

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1—3.

Janvier—Mars.

1928.

SÉANCES.

I. Classe de philologie.

- 9 janvier. **MAŁECKI M.**: L'archaïsme du dialecte du Podhale et l'essai de fixer ses limites géographiques (avec une carte).
- 13 février. **JANOW J.**: Jean Sandecki-Malecki, rédacteur du plus ancien lectionnaire polonais et traducteur du Nouveau Testament en 1552.
- BAK S.**: La morphologie du patois, dit »lasowski« (Grębów et les environs. District de Tarnobrzeg).
12. mars. **SINKO T.**: De Horatii carminibus bacchicis.
- WITKOWSKI Sr.**: De codicibus S. Basilli Magni Hispaniensibus.

Séances de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

28. janvier. **PAGACZEWSKI J.**: Sur la Madone de Wieluń, statuette en argent forgé de l'année 1510, dans l'église paroissiale de cette ville.
- 16 février. **GAŚSIOROWSKI S. J.** Vase comme motif ornemental dans l'art décoratif antique.
- KOMORNIKI S.** Photographies de quatre gobelins du XVII^e s.
- 22 mars. **KOMORNIKI S.**: François l'Italien, della Lora et le Palais royal du Wawel à Cracovie.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

- 16 janvier. **TAUBENSCHLAG R.**: Les origines des statuts de Casimir le Grand.

- 20 février. **MICHAŁSKI K.** (abbé): L'influence d'Averroès et d'Alexandre d'Aphrodisias dans la psychologie du XIV^e s.
20 mars. **WOJTAŚ M.** (abbé): Le diocèse de Wrocław, partie de la province ecclésiastique de Gniezno.

Séance de la Commission pour l'étude de l'ethnographie.

- 24 mars. **DOBROWOLSKI K.**: Les formes les plus anciennes de l'habitat rural polonais.

Séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de la philosophie en Pologne.

- 20 mars. **JACIMOWSKI T.**: La destitution de Joseph Gołuchowski de ses fonctions de professeur de philosophie à l'Université de Wilno.

Séances de la Commission pour l'étude de l'histoire militaire.

- 20 mars. Séance d'inauguration.
-

Résumés.

1. DOBROWOLSKI K.: **Najstarsze kształty wsi polskiej.** (*La disposition et les formes les plus anciennes de l'habitat rural polonais*). Présenté le 28 mars 1928, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'ethnographie.

Dans la première partie, qui est en même temps une introduction, l'auteur expose et critique les théories formulées par des savants polonais ou étrangers, sur la colonisation la plus ancienne, ainsi que sur la disposition primitive des villages polonais et slaves en général.

La seconde partie s'occupe en premier lieu des principes sur lesquels s'appuient les recherches ici résumées; ils comprennent: 1°) les matériaux préhistoriques mis à jour par les fouilles; 2°) les renseignements les plus anciens tirés des sources, mais antérieurs à la colonisation d'après le droit allemand; 3°) l'analyse des formes qu'avait revêtues la colonisation dans les territoires étudiés, déjà habités à une époque très reculée, formes les moins modifiées sous l'influence de la colonisation organisée d'après le droit allemand et des réformes agraires ultérieures, de sorte qu'elles continuèrent à représenter dans sa pureté relative, le type de l'ancienne organisation des colonies (il s'agit en particulier de certaines régions situées dans le bassin fluvial de la haute Vistule). Les anciennes cartes cadastrales, dont la plupart remonte à la première moitié du XIX^e s., sont les sources les plus importantes sur lesquelles s'appuie l'étude des formes que prit la colonisation dans ces territoires. Notons enfin 4°), les faits que révèlent les recherches comparées, concernant en premier lieu les autres pays slaves.

Comme les matériaux fournis par les fouilles ne sont jusqu'ici que peu abondants, l'auteur passe à l'analyse des sources antérieures à la colonisation d'après le droit allemand. Les sources en question permettent de distinguer durant la période s'étendant du XI^e au XIII^e s., des villages comprenant un plus grand nombre d'unités agricoles, puis des colonies composées d'une seule ou de plusieurs de ces unités. L'auteur indique ces villages et colonies sur la carte, pour démontrer que les agglomérations correspondant au premier type étaient surtout répandues dans les terrains alluviaux et les loess, déjà habités pendant la période néolithique. Ces régions étaient en général des plaines privées de forêts dès l'origine ou déboisées depuis très longtemps. Quant aux colonies représentant le second type, on les trouve le plus souvent dans les régions boisées, parfois accidentées ou récemment défrichées. Les villages comprenant des unités agricoles multiples, sont en général jusqu'à nos jours des agglomérations serrées, d'une forme ordinairement irrégulière, séparées les unes des autres par des terrains très étendus, où l'on ne trouve aucune construction. La disposition des champs qui représente le facteur le plus important, décisif pour la forme qu'affecte la colonie, repose dans ces villages sur la division de la terre arable. L'auteur étudie cette disposition en la comparant à d'autres exemples et découvre des analogies frappantes avec la répartition des terres dans d'autres sociétés aryennes, en particulier dans l'Inde qui à quelques exceptions près, est le pays classique des villages aux unités serrées. Quant à la forme de ces villages, les matériaux peu nombreux fournis par les fouilles, semblent indiquer qu'à l'origine, ils étaient disposés le long d'une route. Il est cependant probable qu'on ne se conformait pas toujours à ce plan pendant la période la plus ancienne, à mesure que le village s'étendait dans l'espace, car le développement des colonies avait une tendance à former un enchevêtrement irrégulier de ruelles, de sorte qu'il aboutissait à une agglomération serrée, étrangère à un plan quelconque, soit au »Haufendorf« des auteurs allemands. L'auteur s'occupe de l'étendue relativement restreinte de ces villages et l'explique entre autres, par l'émigration continuelle de leur population, qui pendant une série de siècles, avait la possibilité de s'établir dans des territoires encore incultes.

Il traite ensuite des colonies formées à l'origine par une seule maison, respectivement des petites agglomérations issues d'une seule ferme, telles qu'on les trouve dans les régions boisées et en partie dans les montagnes. De l'avis de l'auteur, le système de la ferme unique n'était pas universellement adopté en Pologne, comme c'était le cas dans une large mesure chez les Lithuaniens et chez les peuples celtiques des îles britanniques, car les descendants d'un ancêtre ne fondaient en général pas de fermes isolées, mais construisaient leurs maisons à proximité de celles de cet ancêtre, du moins lorsque la conformation du terrain et l'étendue de leurs champs rendaient possible une agglomération pareille.

Dans la troisième partie du travail ici résumé, l'auteur examine les conditions primitives dans lesquelles avait lieu la colonisation chez les Slaves de l'est et du sud de l'Europe. Ces conditions offrent en effet certaines analogies. Ainsi nous trouvons des agglomérations serrées de forme irrégulière, dans les loess, p. ex. en Ukraine et dans le bassin de la Morava; puis des colonies éparses, composées d'une seule ferme dans les territoires boisés du centre de la Russie (elles remontent surtout au XIV^e et au XV^e s.) et dans les régions montagneuses couvertes de forêts de la Bosnie, de l'Herzégovine et du Monténégro. Les recherches sur la colonisation chez de nombreux peuples asiatiques et chez les peuples primitifs de toutes les parties du monde, permettent d'observer plus d'une fois des contrastes semblables.

Dans la dernière partie, l'auteur étudie les causes de ces contrastes et s'occupe des facteurs agissant dans le sens d'une concentration des maisons. Il prend ensuite position contre la théorie de Meitzen et de Mielke, qui aperçoivent un rapport entre certains groupes ethniques et le type des colonies comprenant une seule maison ou le type de l'agglomération éminemment serrée. Il aboutit à la conclusion que la plupart des villages polonais les plus anciens qu'on trouve dans les terres alluviales et dans les loess, n'était probablement pas en rapport dès l'origine avec le système basé sur un seul établissement, car ils comprenaient dès le début un certain nombre d'unités agricoles établies probablement par des groupes, dont les membres étaient unis par des liens de consanguinité.

2. GĄSIOROWSKI STANISŁAW JAN: **Ze studjów nad ornamentyką starożytną: Motyw wazy.** (*Aus Studien über antike Ornamentik: Das Vasenmotiv in der antiken Kunst*). Présenté le 22 mars 1928 dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Der Verfasser unterscheidet zwischen dem Vasenmotiv als Akzessorium oder Beiwerk einer Handlung und dem als dekoratives Element verwendeten. Er betrachtet nur das letztere, das jedoch auch eine symbolische Bedeutung haben kann. In der ägyptischen Kunst findet man ein rein ornamental verwendetes Vasenmotiv nicht, es gibt aber Szenen, wo Vasen in gewisser Hinsicht dekorativ wirken mögen (z. B. Klebs, Reliefs des alten Reiches, Fig. 41); in der babylonisch-assyrischen gibt es einige Beispiele, wie auf einem Relief (Heuzey, Sceau de Goudéa, Rev. d'Assyr., V, 4, Fig. J), und einigen Zylindern (Ward, Cylinders, Fig. 83—88, 203 etc.) mit symbolisch-religiösen Szenen, die meistens heraldisch komponiert sind, aber auch dekorativ wirken, wie: Perrot, II, fig. 95. In der ägäischen Kunst erscheint es auf einigen Siegeln in Szenen mit religiösen Handlungen: Evans, in J. H. S., 1925, Fig. 19; die Neigung zur dekorativen Stilisierung ist hier ziemlich schwach. Eine Vase findet sich auch als Zeichen auf dem Phaistosdiskus.

In der griechischen Kunst ist das Vasenmotiv äußerst selten im Verhältnis zu anderen Motiven. Der Verfasser unterscheidet einige Typen des Vasenmotivs in der griechischen, römischen u. altchristlichen Kunst, und zwar I. Typus: Vase allein ohne etwaiges Beiwerk; II. Typus: Vase von Tieren oder Vögeln flankiert; III. Typus: Vase mit herauswachsender Pflanze, die auch seitlich heraushängt und eine symmetrische, dekorative Komposition ergibt. Als Variante des Typus II betrachtet er das Motiv einer von Menschengestalten flankierten Vase; als Variante des Typus I oder Zwischenglied zwischen I und III betrachtet er das Motiv einer Vase mit herauswachsender Pflanze in Form eines Zweiges mit Blättern; als Variante des Typus I dasjenige einer von anderen Vasen flankierten Vase. Es kann noch andere Kombinationen geben, wie eine Vase inmitten eines dekorativen Blattwerks u. s. w., es sind dies aber sehr seltene Fälle.

In der altgriechischen Kunst finden wir das Vasenmotiv gar nicht; schon in archaischer Zeit erscheint es auf einigen Klassen von Kunstwerken, wie Münzen, Grabstelen und Gemmen. Die ältesten, noch archaischen Beispiele kommen auf Münzen vor. Die Seltenheit des Vasenmotivs ist verständlich, denn eine Vase eignet sich viel weniger zur Stilisierung als eine Pflanze oder ein Tier; ihre Konturen sind immer scharf und der Bauch ergibt fast kein Licht- und Schattenspiel. — Auf attischen Grabstelen erscheint das Vasenmotiv (meist Typus I und II und Varianten) von den persischen Kriegen ab (Conze, Att. Grabreliefs, passim) und es erhält sich bis zu Ende des IV. Jh. und in einigen Fällen auch noch in späterer Zeit. Meistens sieht man hier Lekythen, doch es kommen auch einige andere Vasenformen vor. Auf italischen Grabreliefs der Zeit 370—270 haben wir eine weitere Reihe von Vasenmotiven (meistens Typus I); als Vasenformen kommen dort die Amphora, Hydria und Krater (Pagenstecher, Unterit. Grabdenkmäler, Tafeln, passim), also lokale Formen zum Vorschein. Auf Gemmen der klassischen Zeit ist das Vasenmotiv sehr selten (Typus I und einige Varianten) (Furtwängler, Gemmen, Taf. XXV, 4; XIII, 41; XXXI, 14; XLVI, 56—59, 61—69), auf denen der griechisch-römischen Periode viel öfter, aber meistens auch nur Typus I. Die Gefäßformen sind verschieden, entsprechen aber mehr oder weniger denen der hellenistischen Keramik. — Auf Münzen, die eine geschlossene Klasse bilden, erscheint vom VII./VI. Jh. bis zum Ausgang des Hellenismus meistens nur Typus I; es muß auch bemerkt werden, daß nur einige Staaten (Terone, Mende, Maroneia, Tenos, Andros, Naxos usw.) sich des Vasenmotivs als Schmuck- oder Emblem auf ihren Münzen bedienen. In manchen Gegenden erhält es sich bis zum späten Hellenismus (Jüdische Münzen des I. Jh. vor und des I. Jh. nach Chr.); auf römischen Münzen ist es sehr selten.

Die obigen Klassen der Denkmäler ausgenommen, ist das Vasenmotiv in der hellenistischen und der griechisch-römischen Kunst sehr selten. Typus II erscheint aber doch auf einigen etruskischen Graburnen. Typus III findet der Verfasser völlig ausgebildet frühestens in der alexandrinischen Kleinkunst, auf Knochen, Ton usw. (Exped. Sieglin, 2, (Terrakotten), Taf. XXXII, CVIII. 1; II. 3. Taf. LI, 9, LVI. 8). Den Ursprung desselben möchte er im Motiv der Vase mit herauswachsendem Zweige, vielleicht mit dem der Wein-

ranke kombiniert, im alexandrinischen oder syrisch-alexandrinischen Kunstkreis suchen. Seine Ausbreitungskraft und Wanderungen in der hellenistischen Zeit sind zurzeit wegen Materialmangel unmöglich näher anzugeben. Im I. bis III. Jh. n. Chr. finden wir es überall in der römisch-italischen und provinzial-römischen Kunst, auf Reliefs, Mosaiken, Lampen und Terra sigillata in Italien und Gallien, auf Mosaiken in Spanien und Tunis. Die Typen I und II sind vielleicht noch mehr vertreten (römische Graburnen, gallische Reliefs). Die schönste und üppigste Ausbildung erhält Typus III auf ägyptischen Textilien des späthellenistischen und frühkoptischen Stils (meistens aus dem III.—V. Jh., aber auch später). Fast in derselben Zeit begegnen wir ihm in der ravennatischen Kunst, und hier möchte der Verfasser nicht nur einen syro-ägyptischen, sondern auch einen lokal-römischen Ursprung suchen (wie auch für Typus II); in Syrien findet man es in voller Ausbildung bald nachher: Reinach, RPGR, 365, 2, 352; es war wahrscheinlich seit dem hellenistischen Zeitalter dort niemals erloschen. Das Motiv des Typus III geht in die byzantinische und islamische, sowie auch abendländische Kunst über.

Es wäre wichtig auszuführen, ob bestimmte Gefäßformen und charakteristische Pflanzenarten im Typus III auf bestimmten Territorien vorkommen. Die am häufigsten stylisierte Pflanze ist die Weinranke. Es scheint, daß die Gefäßformen der Vasenmotive in der Periode der größten Verbreitung des Typus III (III.—V. Jh.) traditionelle Formen sind; die Keramik ist in der Kunstproduktion dieser Zeit sehr nachlässig. Es scheinen jedoch z. B. in Ägypten andere Gefäßformen beliebt gewesen zu sein (auf Textilien), als in Ravenna (auf Reliefs u. Mosaiken). Lokale Traditionen mögen hier ihren Einfluß ausgeübt haben. Der Verfasser meint, es sei zurzeit unmöglich, eine Karte der Ausbreitung der verschiedenen Typen des Vasenmotivs in ihren Differenzierungen auf verschiedenen Territorien der griechisch-römischen und der altchristlichen Kunst zu konstruieren. Nur die allgemeinen Linien der Typenentwicklung könnten bestimmt werden.

Aus den obigen Untersuchungen ergibt sich, daß das Vasenmotiv des Typus II altorientalischen Ursprungs ist, das über die griechische und griechisch-römische Kunst in die christliche überging, dasjenige des Typus II archaisch-griechischen, aber dasjenige des Typus III in voller Ausbildung als eine hellenistische

Schöpfung betrachtet werden muß. Eine neue Inhaltssymbolik tritt dann in manchen christlichen Denkmälern hinzu. Der Zusammenhang der Typen I u. II mit dem Kulte ist meistens sehr eng.

3. KOMORNICKI ST.: **Franciszek Wloch, della Lora i pałac wawelski. (François l'Italian, della Lora et le Palais Royal du Wawel à Cracovie)**. Présenté le 22 mars 1928, dans la séance de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

Les recherches sur les documents de la première période de la Renaissance en Pologne, nous apprennent 1°) que Franciscus Italus, *murator*, le premier artiste italien en Pologne, a été employé à Cracovie en 1502, par le prince royal, Sigismond Jagellon [nous ne connaissons de François que des sculptures, notamment le monument funéraire du roi Jean Albert (+ 1501) à la cathédrale, le chambranle d'une fenêtre simple, puis un autre d'une fenêtre en encorbellement au palais du Wawel]; 2°) que le même François l'Italian (ou peut être un autre), a entrepris la reconstruction de l'aile ouest du palais, dès l'avènement au trône de Sigismond I^{er} en 1507 et qu'il y a travaillé jusqu'en 1509, quoique la construction du péristyle n'eût pas été commencée à cette époque; 3) qu'un architecte florentin, Francesco della Lora, a dirigé la reconstruction des ailes ouest est nord du palais; que dans la période de 1510 à 1516, il a construit le péristyle, après avoir quitté son pays en 1509 et qu'il est mort en 1516 à Cracovie.

Des recherches récentes au R. Archivio di Stato à Florence, entreprises avec le gracieux concours du Docteur Umberto Dorini, directeur de ces archives, permirent d'établir le fait que Francesco della Lora avait séjourné à Florence au printemps 1515 et qu'il avait acheté une maison à Settignano d'un certain *Pierus Bartholi de Tedaldis*. Il légua ensuite cette maison comme douaire à sa femme Angelica Balsamelli, au cas où il serait mort pendant le voyage en Pologne qu'il se proposait d'entreprendre à cette époque. D'après les documents des archives de Florence, Francesco della Lora mourut sans laisser de testament avant le 5 février 1531, toutefois la date de son décès n'y est pas indiquée. Les sources de Florence ne mentionnent pas son départ en 1509;

aussi si cette date a été admise par des auteurs polonais, c'est par suite d'un renseignement inexact, fourni par le célèbre Gaetano Milanesi.

Il semble donc résulter de la confrontation des documents polonais et florentins que François l'Italien, établi à Cracovie en 1502, l'architecte qui dirigeait les travaux de construction au Wawel en 1507 et François le Florentin, architecte du roi, mort dans cette ville en 1516, sont une seule et même personne, de sorte que, d'accord avec la mention qu'on trouve chez l'historien J. L. Decius, les deux ailes du palais seraient entièrement l'oeuvre d'un seul architecte, notamment celle de François le Florentin; l'aile ouest a été l'objet d'une transformation peu somptueuse entre 1502 et 1507, tandis que la reconstruction de l'aile nord et le péristyle entourant les deux ailes, remontent à la période s'étendant de 1507 à 1516. Il appert en second lieu des documents mentionnés, qu'on pourrait admettre l'identité de Francesco della Lora et de François le Florentin, dont le nom de famille n'a pas été transmis par les sources polonaises. Cette supposition serait justifiée, à condition de pouvoir établir d'une façon irréfutable que, si le départ de della Lora projeté en 1515 a réellement eu lieu, il ne s'agissait dans ce cas que d'un voyage de retour en Pologne, après un séjour de quelques mois à Florence pour y régler des affaires. Un document de l'année 1518 dans les Archives de la ville de Cracovie semble toutefois ébranler la thèse de l'identité; en effet, d'après cette source, François le Florentin légua *testamentaliter* une somme d'argent à son fils adoptif Jean, tandis que le document de Florence de l'année 1531, affirme qu'il est mort sans laisser de testament.

L'analyse de l'architecture du palais ne contredit pas cette nouvelle interprétation des documents. On avait constaté depuis des années le caractère florentin du péristyle. Or, en l'examinant de plus près, nous y reconnaissons l'oeuvre d'un artiste élevé dans les traditions de Brunelleschi et de Michelozzo. Il adapta le style italien nouveau aux exigences du climat du nord, sans enfreindre toutefois les règles et les principes de la Renaissance italienne, comme le prouve entre autres, le rapport entre la hauteur des colonnades voûtées aux deux étages inférieurs et la hauteur de la colonnade supérieure (composée de colonnes à double fût superposé, sans arcades). Le seul écart par rapport à ces règles

que s'est permis le Florentin, consiste à avoir introduit en même temps des colonnes d'ordre ionique au rez-de-chaussée et au second étage. Comme les ornements et le style des sculptures offrent certaines différences dans les parties du palais élevées pendant la première (1502—1507) et durant la seconde période de la reconstruction (1507—1516), il est permis de supposer que les collaborateurs de François le Florentin venus d'Italie par la Hongrie, à la suite des appels répétés de celui-ci, provenaient de différentes régions de la péninsule et ne disposaient pas tous du même talent. Il n'est d'ailleurs pas possible de distinguer à partir de cette époque l'origine des artistes italiens d'après les caractères de leur art, car les voyages en Italie ne pouvaient qu'élargir leur horizon et exalter leurs capacités, surtout en ce qui concerne l'adaptation et la transformation des motifs anciens et nouveaux.

Les rangées d'arcades voûtées des deux étages inférieurs du péristyle, sont irrégulièrement interrompues par de gros piliers, dont chacun occupe la largeur d'une travée. L'étude du plan suggère l'idée que ces piliers servaient à soutenir les voûtes des arcades construites par séries (de 3 à 6), au fur et à mesure qu'étaient achevées les différentes parties du palais. On pourrait conclure du nombre des piliers, à quatre ou cinq périodes de construction, s'étendant de 1507 à 1533. La partie reconstruite du vivant de François le Florentin, ne s'étendrait donc que jusqu'à la septième travée des arcades de l'aile nord du palais.

-
4. MAŁECKI M.: **Archaizm podhalański wraz z próbą wykreślenia granic tego dialektu (z mapą).** (*L'archaïsme du dialecte podhalien et un essai de fixer les limites géographiques de celui-ci [avec une carte dialectologique]*). Présenté dans la séance du 9 janvier 1928.

Chapitres: 1) Analyse sommaire des travaux sur les dialectes du Podhale, du Spisz et de l'Orawa. 2) Qu'est-ce que l'archaïsme podhalien? 3) Le trajet de l'isophone de l'archaïsme podhalien. 4) Essai de fixer les limites géographiques du dialecte du Podhale. 5) Liste des localités où l'on rencontre l'archaïsme podhalien. 6) Notes concernant la carte.

Le travail ici résumé, concernant la géographie linguistique, est une étude monographique sur un des caractères phonétiques les plus remarquables du dialecte du Podhale, soit du phénomène dit »archaïsme podhalien«.

Dans le chapitre I, l'auteur donne un résumé des résultats des recherches sur les dialectes du Podhale, du Spisz et de l'Orawa, depuis le poète Goszczyński jusqu'à nos jours. Il en résulte qu'en dépit de sa grande popularité, le dialecte du Podhale est fort peu connu jusqu'à présent, surtout au point de vue de la grammaire et que seuls les recueils lexicographiques peuvent se vanter d'avoir une certaine valeur. L'état de nos connaissances des dialectes du Spisz et de l'Orawa, est encore bien moins satisfaisant; en effet, les travaux sur ce sujet ne sont en grande partie que des fragments d'une valeur souvent très contestable.

Dans le chapitre II, l'auteur nous renseigne sur ce qu'il faut entendre par »archaïsme podhalien« (prononciation archaïque de la voyelle *i* au lieu de l'*y* de la langue littéraire, après les consonnes *s*, *z*, *c*, *g*, *ř*), puis il nomme les exceptions dérogeant à cette »loi phonétique«. Elles sont le résultat: 1) du développement qu'a pris le groupe *-ir* et 2), de ce qu'on appelle »l'analogie phonétique«. (*sy-*, *zy-*, du slave commun \Rightarrow *si-*, *zi-*, sous l'influence des groupes fréquents *si-*, *zi-*). Les autres exceptions s'expliquent par l'extension géographique de l'archaïsme dans des territoires, où cette particularité phonétique est nettement en recul. Le chapitre finit par un bref aperçu sur l'histoire de la définition de l'archaïsme podhalien du point de la grammaire historique (de Kryński à Nitsch).

Dans le chapitre III, nous voyons le trajet exact de l'isophone de l'archaïsme. En représentant cette isophone, l'auteur a tenu compte des facteurs géographiques et historiques. Les autres isoglosses, soit identiques, soit très proches de l'isophone de l'archaïsme, sont représentées de la même manière. En ce qui concerne l'archaïsme, l'auteur distingue les deux territoires suivants: 1^o) le territoire où »l'archaïsme proprement dit« est universellement répandu, c'est-à-dire la région où la voyelle *i* est prononcée après toutes les consonnes nommées ci-dessus et 2^o), les autres régions dans lesquelles se produit ce phénomène, mais où l'*i* ne fait son apparition qu'après la consonne *ř* (respectivement après *rž*). Le premier territoire représente au point de vue de l'ar-

chaïsme, un ensemble homogène, tandis que les régions distinguées au n° 2, comprennent quatre parties plus ou moins vastes. Quant au territoire de »l'archaïsme proprement dit«, il faut y distinguer la région où ce phénomène se manifeste dans toute sa force, puis celle où il recule sous l'influence des dialectes voisins. La première région s'étend des Monts Tatra jusqu'à peu près à la ligne qui rejoint Raba Nizna à Malejowa; quant à la seconde, elle part de cette ligne et occupe l'espace situé jusqu'aux derniers confins de l'extension de l'archaïsme au nord, c'est-à-dire jusqu'aux villages de Stróza et de Trzebusia (près de Mysłenice). Les îlots où s'est maintenu l'archaïsme podhalien dans le Spisz, datent d'une période plus récente que l'extension du dialecte dans les autres parties du territoire et ne remontent qu'à l'époque de la colonisation valaque. Après avoir fixé les limites spatiales de la prononciation *ṛi*, respectivement *ṛzi* et terminé ainsi la description de l'extension géographique du caractère phonétique en question, l'auteur passe à des considérations générales. Il résulte de la répartition géographique de l'archaïsme podhalien, que nous sommes en présence d'un phénomène en voie de disparition, comme on peut s'en rendre compte surtout dans le territoire où la limite du dialecte accuse un recul plus ou moins net. En effet, l'archaïsme ne se maintient ici avec conséquence comme caractère phonétique, que dans certaines catégories grammaticales. L'extension géographique de l'archaïsme nous apprend encore, que la langue slovaque n'a pas pu contribuer à conserver ce caractère dans le sud de la Pologne, car les dialectes du Spisz et de l'Orawa, exposés à une bien plus forte influence du côté de cette langue que celui du Podhale, n'ont cependant pas gardé cette particularité.

Dans le quatrième chapitre, l'auteur essaie de fixer les limites du dialecte du Podhale, en tenant compte des faisceaux d'isoglosses, qui entourent un territoire plus ou moins homogène au point de vue de la langue. Il est le plus difficile de déterminer la limite du dialecte dans le nord du Podhale, où la transition du dialecte podhalien à celui des »Lachy« n'est qu'insensible. Pour y arriver, l'auteur s'adresse à la répartition géographique des mots et établit la limite nord de plusieurs mots d'origine roumaine, hongroise slovaque et autres, caractéristiques pour le dialecte podhalien. La détermination des autres limites n'offre pas d'aussi grandes difficultés. L'auteur constate que l'extension de

certains phénomènes linguistiques manifeste une tendance à s'arrêter aux frontières naturelles et politiques et que, dépendant de ces facteurs, les isoglosses se réunissent en faisceaux serrés, où s'éparpillent au contraire, dès que l'obstacle naturel a disparu. Dans le cas qui nous intéresse, les faisceaux d'isoglosses suivent la ligne des Monts Gorce, celle du Beskid Makowski, puis l'ancienne frontière politique du Spisz et de l'Orawa, mais s'éparpillent au contraire dans la région entre les Monts Gorce et la chaîne des Pieniny, comme dans les vallées des rivières Skawa et Raba. La limite de l'archaïsme du Podhale est en général à peu près identique à celle du dialecte de cette région, parce que l'isophone de l'archaïsme est presque toujours accompagnée de faisceaux d'isoglosses plus ou moins nombreux.

-
5. MICHALSKI K. (abbé): **Wpływ Awerroesa i Aleksandra Afrodiszjsza w psychologii XIV w. (L'influence d'Averroès et d'Alexandre d'Aphrodisias dans la psychologie du XIV^e s.)**, Présenté dans la séance du 20 février 1928.

Les commentaires sur le *De anima* d'Aristote sont de la plus grande importance, lorsqu'il s'agit de comprendre les divers courants philosophiques s'entrecroisant au XIV^e s., car c'est surtout dans ces écrits que se sont manifestées les trois façons différentes d'interpréter la pensée péripatéticienne. Alexandre d'Aphrodisias était matérialiste en psychologie, Averroès partisan du panpsychisme, enfin nous voyons dans Thémistius un représentant de la pensée chrétienne. Chacun de ces trois commentateurs par excellence sut trouver des adeptes dans l'Occident latin au moyen âge.

On réussit à trouver des sources nouvelles, servant à l'étude de l'averroïsme et de l'alexandriste au XIV^e s. En effet, le Ms. Bibl. Jag. 742 contient une indication précieuse permettant de juger de l'importance des oeuvres de l'averroïste Jean de Jandun, car nous y voyons le *magister* Théodoric, recteur du collège M. P. à Erfurt, se présenter comme commentateur des *Quaestiones* de Jean sur le *De anima* du Stagirite. On sait que l'une des *Quaestiones* résume un traité à part, publié par leur auteur. Or, Théodoric nomme expressément Barthélemy de Bruges comme adversaire des idées de Jean de Jandun sur le »sens agent«. Cette

note est confirmée dans un ouvrage médical de Barthélemy qu'on trouve dans le Ms. Bibl. Jag. 781, où nous lisons au fol. 119: »Diceret aliquis quod sensus esset agens, sed... contra hoc *disputavi*, quia non est ponere sensum agentem«. Le Ms. Bibl. Jag. 1276 nous a conservé le traité de Jean de Jandun intitulé *De specie intelligibili*, que personne n'avait réussi à découvrir jusqu'à présent. Non seulement le Ms. Bibl. Jag. 742 jette beaucoup de lumière sur la personne de Jean de Jandun, mais il fournit la preuve que pendant les dernières années du XIV^e siècle l'influence de l'averroïsme s'étendait même jusque dans le nord de l'Europe, de sorte que le rayonnement partant de son centre à Padoue ne saurait être considéré comme un fait isolé.

L'influence exercée par l'alexandrisme au XIV^e s. est moins connue que l'histoire de l'averroïsme. Nous savons depuis les travaux du R. P. Théry qu'Alexandre d'Aphrodisias a eu de l'influence sur la pensée du XIII^e s. et nous n'ignorons pas non plus qu'à l'époque de la Renaissance, Padoue a été le centre d'un mouvement philosophique intense qui abondait dans le sens de ses idées. On ne supposait pas cependant que l'alexandrisme eût vécu durant tout le XIV^e s. dans les commentaires des nominalistes parisiens sur le *De anima* d'Aristote. Des recherches sur ce mouvement permirent à l'auteur de découvrir différentes rédactions des oeuvres de Buridan, un commentaire inconnu de Nicolas d'Oresme, ainsi qu'une leçon d'inauguration de Pierre d'Ailly sur l'Ethique à Nicomaque.

Il avait déjà montré précédemment qu'en Angleterre, à côté de l'averroïsme classique de Thomas Wilton, on voit se faire jour chez Fitz-Ralph la tendance à marquer les idées d'Averroès au sceau du christianisme. L'averroïsme remis à la mode d'abord par Jean de Jandun à Paris, puis en Italie, mérite cependant d'attirer plus d'attention. Continuant à développer l'idée de Siger de Brabant, Jean de Jandun aboutit maintes fois à la conclusion que telle ou telle autre idée est vraie dans la doctrine chrétienne, mais que seule la thèse averroïste opposée peut se flatter de s'appuyer sur des arguments philosophiques. Comme source de scepticisme, l'averroïsme fait son apparition à Erfurt dans le nord et à Padoue dans le sud de l'Europe, toutefois l'ouvrage de Renan sur ce mouvement philosophique en Italie réclame impérieusement d'être révisé, parce qu'il range parmi les arabistes

une série de penseurs comme Paul de Venise et Gaétan de Thiene, qui lui étaient absolument étrangers.

L'influence du matérialiste qu'était Alexandre d'Aprodisias, s'est d'abord manifestée sur les bords de la Seine chez Jean Buridan, puis chez tous ses nombreux élèves et partisans tels que Nicolas d'Oresme, Pierre d'Ailly, Laurent de Lindores etc. Si les averroïstes ne considéraient que les thèses de leur maître arabe comme bien fondées, les alexandristes donnaient en premier lieu raison en psychologie à Alexandre d'Aphrodisias, quoique comme les averroïstes, il eussent enseigné qu'on ne trouve la vérité que dans la doctrine dictée par la foi. Par l'intermédiaire de Laurent de Lindores, l'alexandriste pénétra à Cracovie sous la forme de fidéisme, grâce au *magister* Benoît Hesse.

6. PAGACZEWSKI J.: **O Madonnie wieluńskiej, kutym ze srebra posążku z r. 1510, znajdującym się w kościele parafjalnym w Wieluniu.** (*Über die Wieluner Madonna, einer aus Silber geschmiedeten, in der Pfarrkirche zu Wieluń befindlichen Statuette aus dem Jahre 1510*). Présenté dans la séance du 28 janvier 1928.

Diese teilweise vergoldet, und mit Edelsteinen verzierte Statuete, deren Höhe mitsamt dem Postument 42 cm beträgt, ist eines jener figuralen Reliquienkästchen, welche gegen Ende des Mittelalters am meisten verbreitet waren. Die Wieluner Madonna gehört eigentlich noch der gotischen Formenwelt an, da nur einige Einzelheiten den Barock andeuten. Bei dem heutigen Stande der Wissenschaft ist es nicht möglich, den Ort zu bestimmen, wo diese Goldarbeit ausgeführt worden ist; gewisse Spuren jedoch führen nach Breslau, dem Wieluń nächst gelegenen Kunstzentrum. Mit der Krakauer Kunst läßt sich diese Statuete nicht in Verbindung bringen. Nebst der herrlichen, aus den ersten Jahren des XVI. Jahrhunderts stammenden silbernen Statue des hl. Stanislaus auf der Skalka in Krakau ist dies die zweite gotische, silberne Statuete, welche sich auf polnischen Boden befindet. Was den Kunstwert anbetrifft, hält die Wieluner Madonna mit der Statue des hl. Stanislaus keinen Vergleich aus; sie gehört zu jenen Goldarbeiten, die in großen Werkstätten für den Export und in größerer Anzahl angefertigt wurden, was auch ihren Wert stark herabdrückt.

7. SINKO T.: **De Horatii carminibus bacchicis**. Présenté dans la séance du 12 mars 1928.

Antike und moderne Inhaltsangaben von c. III 25, in dem der Dichter den Bakchus anrufen soll beim Preise des Augustus, widersprechen der Tatsache, daß antike Dichter, trotz ihrer nahen Beziehungen zum Bakchus, als ihrem Patron, ihn nur beim Gelage und als Tröster im Kummer, oder als Objekt eines Liedes anrufen, niemals dagegen von ihm Begeisterung beim Besingen anderer Personen erbitten. So kam es, daß Horaz, wenn er den Lob eines Freundes mit Bakchus' Liebe vereinigen wollte, c. III 21 den Weinkrug statt des Weingottes pries, c. I 18, den Weinstock. Hier berührte er aber die unlängst von Cäsar aus Orient eingeführten Bacchanalien und als ob er die Livianische (39, 8) Beschreibung der Exzesse bei der aufregenden bakchischen Musik im Gedächtnisse hätte, wies er von sie von sich ab, indem er an die Überschreitung der Grenze von *fas et nefas* erinnerte. Den am Ende erwähnten Verrat von Mysterien illustrierte er schon früher in der Beteuerung, daß er niemals die mystische Ziste in die Öffentlichkeit bringen wird. Den ersten Teil der Beteuerung, bezieht der Verfasser auf dasselbe Object (*non ego... quatiā... obsita*) und ändert *te invitum* in *te invito*.

In c. II 19 hebt der Verf. die Ungewöhnlichkeit des Eingangsbildes, in dem Bakchus als Lehrer des Gesanges unter den Nymphen u. Satyren auftritt, und bezieht auf diese, dem Dichter selbst bewußte Ungewöhnlichkeit, die Beteuerung: *credite posteri*. Bald überzeugte sich der Dichter von seiner Illusion, als er vom bacchischen Tautmel ergriffen nur soviel Bewußtsein behielt, um Bacchus um Schonung zu bitten. Die Inhaltsangabe des künftigen Dithyrambus soll der Erkaufpreis sein für seine Befreiung. Der am Ende des Dithyrambus erwähnte *descensus in inferum* des Bacchus hängt zusammen mit dem mystischen Glauben an die Auferstehung im Bacchus. Da die Seelen der Mysteren in Taubengestalt zu den Sternen auffliegen sollten, sah sich vielleicht auch der Myster Horaz in dieser Gestalt nach dem Tode über die Erde auffliegen; da er aber seinen Körper dabei behalten wollte und die Taubenschwingen ihm dazu nicht ausreichten,

beschrieb er c. II 20 seine Verwandlung in einen Schwan. Beweisen läßt sich natürlich diese Annahme nicht. Leichter ist zu beweisen, daß in c. I 1 *Nympharum... leves cum Satyris chori* sich auf die bacchischen Orgien beziehen, an denen der Dichter teilnimmt. Den Zustand des Ergriffenseins von Bacchus beschreibt Horaz in c. III 25. Wenn er hier ausdrücklich von der Absicht spricht in den bacchischen Grotten die Apotheose zu feiern, so ist dabei zu gedenken, dass August sonst nur in der Gesellschaft von Hercules, Dioskuren, Romulus-Quirinus und Bacchus zum Göttergelage zugelassen wird. So konnte er in einem Dithyrambus den vergötterten August preisen als einen Nachahmer und Nachfolger des Bacchus. Der Preis ist aber ausgeblieben, da den Dichter seine bacchische Begeisterung verließ. Aus dem Vergleiche mit der schlaflosen Bacchantin, die mit Verwunderung die fremde Gebirgslandschaft betrachtet, mit dem in fremde Gegend verirrtten (*devio*) Dichter erhellt seine Ernüchterung: Weder die Bacchantin noch er wußte im bacchischen Taumel, wo sie sich befinden. Erst die nach der schlaflosen Nacht, also Morgens erfolgte Ernüchterung brachte beiden zu Bewusstsein, daß sie nicht bei sich waren. Der Dichter hat zwar seine Absicht den August zu preisen auch jetzt nicht aufgegeben, aber von der Begeisterung blieb nur die Erinnerung: Es war schön vom Bacchus fortgerissen geworden zu sein, es war ein *dulce periculum*; nun ist es vorbei...

-
8. TAUBENSCHLAG RAFAŁ: **Powstanie Statutów Kazimierza Wielkiego.** (*Die Entstehung der Statuten Kasimirs des Großen*).
Présenté dans la séance du 16 janvier 1928.

Die Arbeit des Verfassers bezweckt, den Charakter des Rechtsdenkmals als Ganzen zu bestimmen und den Ursprung seiner einzelnen Vorschriften aufzuklären.

I. Zum Ausgangspunkt der Untersuchung nimmt der Verf. die sog. vollständige kleinpolnische Redaction (Oss I) und zwar befaßt er sich zunächst mit jenen Konstitutionen derselben, denen analoge Konstitutionen in B IV entsprechen. Unter diesen Konstitutionen nimmt ein Teil die Gestalt von Edikten an, die mit dem Worte »statuimus« oder »volumus« beginnen. Von diesen Edikten sind die Konstitutionen zu unterscheiden, die mit dem Worte

»decrevimus« eingeleitet werden. Diese »Dekrete« verfolgen den Zweck, die Edikte zu explizieren oder zu ergänzen und die Zweifel, die jene in der Praxis auftauchen ließen, zu zerstreuen. So lesen wir

Oss I 32 = B IV 24 *statuimus*, quod pro quolibet iumento — quartam denariorum passo damnum — solvere teneatur.

Ad evitandam (autem) quamlibet altercacionem *decrevimus*

Oss I 34 = B IV 53 *statuimus* ut si alicuius militis... frumenta... receperint — licitum sit domino frumenti — ipsum defensare —

Dominum vero, de cuius domo exiverunt tales depopulaciones... in penas... *decrevimus* incidisse

Oss I 56 = B IV 12 *statuimus* — super capitali hereditaria questione —

Sin autem questio fuerit personalis — *decrevimus*

Oss I 66 = B IV 14 *volumus*, quod cuius fuerit sententia excommunicacionis... requiratur et petatur

... *decrevimus*, quod extunc... testimonia... recipiantur

»Decernere« bedeutet »urteilen«; *decrevimus* = wir haben ein Urteil gesprochen, wir haben judiziert. Eine Konstitution, die mit dem Worte *decrevimus* eingeleitet wird, bedeutet ein in der Vergangenheit gefällttes Urteil. Der Urheber des Rechtsdenkmals hat somit in einer Vorschrift Edikte mit Dekreten verbunden, manchmal ziemlich unbeholfener Weise, indem er im Edikte die Präsensform »*volumus*« im Dekret das Perfectum »*decrevimus*« setzte. Manchmal verband er mit einem Edikt ein Dekret, welches mit jenem überhaupt in keinem Zusammenhang stand. So lesen wir z. B. in Oss I 2 = B IV 8 *statuimus*, quod citati pro quibuslibet criminibus (teneantur) respondere non obstante qualibet denominatione predicta (es handelt sich um die Anstifter) und mit diesem Edikt verband er ein Urteil, welches auf die s. g. *laudatio auctoris* bei Eigentumsstreitigkeiten Bezug hat: atque in hereditariis — per citatos — nominati — *decrevimus* quod extunc predicti citati — habeantur pro convictis. Nicht unerwähnt mag bleiben, daß auch

die longobardische Gesetzgebung einer Ergänzung durch gerichtliche Urteile erfuhr (vgl. *Bethman-Hollweg* Civilpr. IV, 328), die später neben den Edikten in die Kodifikation aufgenommen wurden. Charakteristisch ist dabei, daß der dekretale Charakter jener zweiten Gruppe von Konstitutionen (von zwei Ausnahmen B IV, 8; 55 abgesehen) in B IV völlig verwischt, das Perfekt »decrevimus« in ein Präsens »decernimus« verwandelt (vgl. z. B. B IV 24; 53; 12) und auf diese Weise mit dem »statuimus« der Edikte in Einklang gebracht wurde, dies augenscheinlich zu dem Zwecke, um ihre Autorität zu heben und ihnen formell den Charakter von Edikten zu verleihen. Es ist dies ein Fingerzeig, daß B IV eine spätere Redaktion dieser Konstitutionen als Oss I darstellt, wo ihr ursprünglicher Charakter als Urteile gewahrt ist.

Aus welcher Zeit rühren die in den Edikten und Urteilen enthaltenen Bestimmungen her? Einen unschätzbaren Fingerzeig für die Bestimmung des Datums a quo bildet Oss I 54 = B IV 9 — *wo entgegen den sonst in den Statuten üblichen Geldstrafen* — die Strafe wegen Nichtstellung in Viehstücken zugemessen wird. Die vergleichende Rechtswissenschaft belehrt uns, daß vor der Einführung des Geldes Vieh als Wertmaßstab galt. So war es bei den Römern und Griechen, ebenso aber auch bei den Persern, Germanen und Celten. Auf Grund dieser Resultate der vergleichenden Rechtswissenschaft behauptet der Verf., daß jene Strafbestimmungen aus einer Zeit herrühren müssen, wo in Polen Geld noch unbekannt war, also aus dem Zeitalter vor der Regierung Mieszko's. In dieselbe Zeit müssen auch die Bestimmungen über die Urteilsschelte (Oss I 87 = B IV 45) versetzt werden, wo die Prozeßstrafe in Tierfellen festgesetzt wird. Als ein weiterer Fingerzeig zur Feststellung des Datums unserer Bestimmungen kann der Prozeß im Gründungsbuch des Klosters Heinrichau (S 110 a. d. J. 1310 vgl. *mein* polnischer Prozeß d. XIII. Jh. S 94) dienen, wo ein Vertragsabschluß auf Grund der Beweisregeln des *neuen* lombardischen Prozesses dargetan wird, während die Statuten auf dem Standpunkte des *älteren* lombardischen Prozesses stehen (Reinigungseid des Beklagten). Es ist schwer anzunehmen, daß die Statuten eine dem älteren lombardischen Prozeß angehörende Beweisregel zu einer Zeit eingeführt hätten, wo sich in der Praxis bereits die Beweisregeln des neuen lombardischen Prozesses eingebürgert haben; es ist vielmehr wahrscheinlich, daß die Sta-

tuten Bestimmungen aus einer Zeit enthalten, wo die Bestimmungen des neuen lombardischen Prozeßes in der Praxis noch nicht Fuß gefaßt haben, also jedenfalls aus der Zeit vor dem Jahre 1310. Dem Verfasser dieses Teils der Statuten lagen also Bestimmungen aus verschiedenen Epochen vor, und diese Hypothese wird noch durch eine weitere Beobachtung gestützt. Die Bestimmungen in Oss I 8 = B IV 28 und Oss I 3 = B IV 10 regulieren das Exekutionsverfahren; die erste die Personal-, die zweite die Realexekution. Wie die vergleichende Rechtswissenschaft lehrt, geht die Personalexekution der Vermögensexekution voraus; die erstere Bestimmung muß somit älter sein als die letztere. Wir gelangen somit zu dem Schluß, daß der Verfasser dieses Teils der Statuten Vorschriften aus der Zeit von Mieszko bis zu seiner Zeit zusammenstellte, somit sich in gleicher Lage befand, wie Justinian bei der Verfassung des Kodex, in den ebenfalls Konstitutionen aus vier Jahrhunderten Eingang gefunden haben. Während aber Justinian bei jeder Konstitution den Namen ihres kaiserlichen Urhebers angab, befolgte der Autor unseres Rechtsbuches die Methode der Institutionenverfasser, die bei der Exzerpierung der einzelnen Juristenschriften die Namen ihrer Urheber unerwähnt ließen.

Was den *Inhalt* der einzelnen Bestimmungen anbelangt, so können wir hierin nach dem Vorbild der Digesten vier Massen unterscheiden: eine longobardische, eine statutarische, eine römische und eine einheimische. Eine Bestimmung ist anscheinend einer ganz besonderen Quelle entnommen (vgl. darüber unten).

Der Einfluss des *longobardischen* Rechts auf die Edikte und Dekrete des in Rede stehenden Teils der Statuten kommt zunächst im materiellen Strafrecht zum Ausdruck. Die Vorschrift über das parricidium in Oss I 38 = B IV 58 entspricht dem Edikte Rothar's § 163; die über das Fällen von Bäumen in fremdem Walde in Oss I 33 = B IV 52 dem Ed. Roth. § 300; die über die Haftung des Herrn für den durch sein Gesinde begangenen Diebstahl in Oss I 34 = B IV 53 dem Ed. Roth. § 238. 241. Das in Oss I 34 = B IV 53 ausgesprochene Prinzip, wonach man den Angreifer straflos töten kann, deckt sich mit demjenigen des Ed. Roth. 264. 280. Eine große Verwandtschaft besteht zwischen den Vorschriften Oss I 36 = B IV 56, welche die Strafe für Tötlichkeiten nach dem Stand des Beschädigten differenzieren

und den Bestimmungen des Ed. Roth. § 79. 85. 86. 103. 109. Zur Illustration, wie weit die Übereinstimmung jener Vorschriften sogar in sprachlicher Hinsicht reicht, mögen folgende Beispiele dienen:

Oss I 33 = B IV 52
 Statuimus, ut si quis *exciderit quercum in bonis alicuius, domino invito*.... penam, que dicitur *sescz grizwen*, illi solvat, in cuius dominio sunt incisa.

Ed. Roth. § 300
 Si quis rovore aut cerrum seu *quercum*, quod est modola, hisclo quod est fagia, *infra agrum alienum* aut culturam seu clausuram, vicinus ad vicinum *inciderit* componat per arborem tremisses duos.

Oss I 38 = B IV 58
 tamen, quidam.... *fratricidium* committunt, sororem vel proximum occidunt, ut ex ejus morte bona hereditaria lucentur. Volumus itaque.... fratres sorores aut proprios consanguineos interimentes, non habentes proles vel habentes, *in hereditariu successionem nullum accessum obtinebunt*; quin ymo sentenciamus ipsos et ipsorum filios privamus omni legitima talium hereditatum portione, in quibus bonis sive hereditatibus *alii consanguinei licet remociores in linea, obtinent successionem*.

Ed. Roth. 163
 Si quis in mortem parentis sui insidiatus fuerit, *id est si frater in mortem fratris sui*, aut barbaris quod est patruus, seu consubrini insidiatus aut consiliatur fuerit et ille cui insidiatur, filius non dereliquerit, *non sit illi heredes cuius de anima tractavit, nisi alii parentes proximi; et si parentis alius proximus aut legitimus non habuerit, tunc illi curtis regia succedat*.

Die Übereinstimmung geht soweit, daß dem Satze »quin imo sentenciamus ipsos« der Abschnitt des Edikts entspricht »De anima autem illius homicidae sit in potestatem regis iudicare quod illi placuerit«.

Noch stärker als im materiellem Recht zeigt sich der Einfluß des altlongobardischen Rechts im Prozeß (zur Kenntnis des longobardischen Rechts in Polen des XII Jh. vgl. mein poln. Pro-



zess S 78 ff.). Die in Oss I 4 = B IV 11 enthaltenen Bestimmungen über die Entblößung des Schwertes im Gerichte erinnert an Leg. long. Loth. 5. cum collecta vel scutis in placitum comitis nullus praesumat venire; diejenigen über Reihenfolge der Aufrufungen vor Gericht in Oss I 25 = B IV 23 besonders über die dreifache Aufrufung vor Fällung eines Kontumazurteils sind mit denen des longobardischen Prozeßrechts identisch (vgl. *Bethman-Hollweg* a. a. O. V, 390). Wie sehr das Beweisverfahren, die Exekution und die Urteilsschelte sich auf longobardischen Vorbildern stützt, illustriert folgende Zusammenstellung:

Oss I 58 = B IV 34

Statuimus, ut si aliquis civis aut creditor pannos vel alias merces alicui terrigene ad prestanciam dederit, aut mutuo concesserit, preter litteram obligacionis, in qua constaret de debito, civis *agens pro debito suo probabit per testes talem contractum initum, probans iudicialiter obtinebit; alias reus negans debitum per proprium iuramentum prestitum ab impetitione agentis absolvetur.*

Oss I 8 = B IV 28

Postquam victi fuerint in iudicio (sc. ullam satisfaccionem adversario reddentes) ad manus suorum adversariorum ligati tradantur.

Oss I 87 = B IV 45

statuimus, ut si.... iudex.... *inique sentenciaverit* contra clien-

Form. Roth. 367 (366)

Petre, te appellat Martinus, quod tu dedisti sibi vadium dare solidos 100 in Kalendis Maiis. — De 50 solidis dedi vadia, non de plus. — *Probet actor; sin autem, apellatus iuret.*

Exp. § 2 Liutpr. 151 (152)

Lex ista noluit aliquem pro debito tradendum esse servitio; *moderno* tamen *tempore* sicut pro crimine ita *pro debito* iuxta Lotharii capitulum quod est *Si quis liber homo uxorem habens liberam propter aliquod crimen *aut debitum** — et iuxta alia quampluria capitula.

Liutpr. 28

Si quis causam habuerit et sculdahis aut iudex ei secundum

tulum.... et propter hoc pars damnata ad superiorem appellat.... si idem iudex vincatur per partem condemnatam, eidem pelles aut III marcas receptas cum pene pentna^{co}... suo adversario restituat, qui ad superiorem in falsa pronunciacione evocavit (bez. der pelles: quia moris est in iudicio polonicali, quod iudex a quo, cuius sententia per partem impugnatur, non prius vlt nec tenetur suam sententiam defensare, nisi prius per partem tres marce aut pelles mardurine sibi assignentur, ut parilitas in penis habeatur).

edicti tivore et per legem iudicaverit, et ipse stare in eodem iudicio menime voluerit, *conponat illi, qui iudicavit, solidos 20.... Et si iudex contra legem iudicaverit*, conponat solidos quadraginta, medietatem regi et medietatem cuius causam fuerit.

Der longobardischen Masse werden wir auch die Prozeßvorschriften beizählen müssen, die augenscheinlich unter dem Einfluß des neueren lombardischen Prozesses stehen. Es gehören insbesondere hieher: der dreiwöchige Termin bei dem sog. terminus curiae in Oss I 30 = B 5, die actio reconventionis in Oss I 52 = B IV 39, die Vorschrift über die Zeugnisunfähigkeit der Exkommunizierten in Oss I 66 = B IV, 14, und die Vorschriften über die Immobiliarexekution in Oss I 56 = B IV, 12.

Abschließend wollen wir bemerken, daß das Prinzip des polnischen Rechts, wonach die Volljährigkeit mit dem 12 Lebensjahr beginnt (Oss I 74 = B IV 37) in der Bestimmung d. ed. Roth. 155 (vgl. auch Luitpr. 129) ihr Analogon findet.

Zur *statutarischen* Masse übergehend, wäre hervorzuheben, daß der Einfluß der italienischen Statuten sich in einer ganzen Reihe von Bestimmungen des Obligationen, Erb-, Straf- und Prozeßrechts geltend macht. Der in Oss I 18 = B IV 51 ausgesprochene Satz, wonach der Schuldschein seine Geltungskraft nach einer gewissen Zeit verliert, begegnet uns vielfach in den Statuten (*Pertile Storia del dir. ital.* IV, 550). — Oss I 96 = B IV 18, der die alte Gewohnheit, wonach das Mobiliar und Immobiliarvermögen nach einem kinderlos verstorbenen Bauer dem Herr

als *caducum* zufiel aufhebt und an dessen Stelle das Erbrecht der nächsten Verwandten setzt, entspricht einer Bestimmung eines italienischen Statuts (vgl. *Pertile* l. c. IV, 87₁₂₁). — Die ferner in Oss I 97 = B IV 49 aufgehobene Gewohnheit, kraft welcher der Vater nach dem Tode der Frau verpflichtet ist, den Kindern die Hälfte sämtlicher Güter auszufolgen, findet sich ebenfalls in einem der italienischen Statuten (vgl. *Pertile* l. c. III, 311).

Im Bereiche des materiellen Rechts kommt die Einteilung in trockene und nasse Verletzungen (Oss I 36 = B IV 56) in der überwiegenden Mehrzahl der italienischen Statuten vor (*Kohler* d. Strafrecht der ital. Statuten von 12—16 Jh. 344). Die Vorschrift in Oss I 37 = B IV 57, wonach für die Verwundung eines Bauers *duas partes leso — tertiam autem iudicio zu zahlen* seien, kehrt im Statut von Genua wieder (vgl. *Kohler* l. c. 342). — Die Bestimmung über die an einer Frau begangene Ehrenbeleidigung durch Beschimpfung als *meretrix* (Oss I 35 = B IV 54, 55) begegnet im Statut von Nizza (vgl. *Kohler* l. c. 385); allerdings enthält schon das Ed. Roth. c. 198 Ähnliches, doch wird es dort auf den Fall beschränkt, »*si quis puellam aut mulierem liberam, qui in alterius mundium est, fornicariam aut histrigam clamaverit*«, wobei hervorzuheben ist, daß das Ed. Roth. die *exceptio veritatis* in diesem Falle ebenso zuläßt wie unsere Statuten. Die Bestimmungen über das Würfelspiel Oss I 10 = B IV 47 erinnern völlig, worauf schon Hube (Gesetzg. Kasimir d. Grossen 54) hinwies, an die ähnlichen Bestimmungen des Statuts von Bologna. Dasselbe gilt von den Bestimmungen über Feldfrevl in Oss I 34 = B IV 53 (vgl. *Kohler* l. c. 399). Die Vorschrift endlich in Oss 103 = B IV 21, wonach bei einer *mors casualis — nulla questio penitus moveatur* findet sein Korrelat im Statut von Bergamo (vgl. *Kohler* l. c. 205).

Was endlich die Prozeßvorschriften anbelangt, so gemahnen sowohl die Vorschriften über die Vertretungsbefugnis der Frauen vor Gericht (Oss I 17 = B IV, 30), die Unzulässigkeit der Verjährung gegen einen Minderjährigen (Oss I 78 = B IV 41), ebenso wie über die einzelnen Verjährungsfristen (Oss I 79 = B IV 42; Oss I 75 = B IV 15) an die entsprechenden Vorschriften der italienischen Statuten (vgl. *Pertile* l. c. VI, 276; IV, 161; IV, 211, 212).

Aus dem *römischen Recht* ist das in *Oss I 5 = B IV 25* zum Ausdruck gebrachte Prinzip: *lex retro non agit* entnommen; aus derselben Quelle stammem die Vorschriften über den *alveus derelictus* in *Oss I 6 = B IV 26*; auf römischen Prinzipien beruht die Regulierung der *patria potestas* in *Oss I 9 = B IV 46*. — *Oss I 5 = B IV 25* gibt die röm. Sätze über die *actio pignoratitia directa*, *Oss I 56 = B IV 12* über den Verkauf des Pfandes wieder. Im Strafrecht beruft sich *Oss I 50 = B IV 32* beim Verbrechen der Brandstiftung direkt auf die *lex imperialis*. Auch die Infamie in *Oss I 103, 104 = B IV 21, 22* stützt sich auf röm. Muster. Dem röm. Recht ist auch die *exc. plurium consortium* in *Oss I 86 = B IV 17* entnommen (vgl. mein polnischer Prozeß S 35). Es verdient Beachtung, daß die Statuten sich einmal auch gegen das röm. Recht wenden, indem sie in *Oss I 1 = B IV 7* eine Strafe gegen diejenigen festsetzen, die in großer Masse ins Gericht kommen, um die Angelegenheiten ihrer Verwandten zu unterstützen.

Nach dieser Analyse bleibt nur eine geringe Anzahl von Vorschriften übrig, die wir als *einheimisch* ansprechen können. Es gehören hieher die Vorschriften über die *laudatio auctoris* (*Oss I 2 = B IV 8*), über Viehpfändung (*Oss I 15 = B IV 29*), über die flüchtigen Bauern (*Oss I 73 = B IV 36*), über die Gerichtsorganisation (*Oss I 20 = B IV 1*; *Oss I 21 = B IV 2*; *Oss I 22 = B IV 35*), über Strafen (*Oss I 4 = B IV 11*; *Oss I 31 = B IV 6*; *Oss I 101₄ = B IV 19*; *Oss I 103 = B IV 21*; *Oss I 104 = B IV 22*), über das *memoriale* (*Oss I 85 = B IV 16*), über das *ius militare* (*Oss I 7 = B IV 27*), über das Verbot der Plünderungen (*Oss I 105 = B IV 48*), über Taxen (*Oss I 106 = B IV 23*), über den Ankauf von Vogteien (*Oss I 95 = B IV 59*).

Außerhalb des Bereiches der besprochenen Vorschriften bleibt *Oss I 3 = B IV 10* über die Exekution von Urteilen. Diese Vorschrift gestattet die Exekution infolge des Widerspruches des Gepfändeten bis zur Entscheidung des Gerichtes hinauszuschieben und bestimmt Strafe für den Richter, der die Pfändung unrechtmäßig gestattet. Eine ähnliche Vorschrift enthält die *lex Rib. 32. 51*. Auch dort ist eine Pfandweh rung mit dem Erfolg zulässig, daß die Exekution aufgehalten wird, auch dort untersucht das Gericht die Frage, ob die Pfändung gerecht war oder nicht, auch dort unterliegt der Richter bei rechtswidrigem Pfändungs-

begehren ebenfalls der Strafe. Es ist schwer, bei einer so weitgehenden Übereinstimmung sich des Eindrucks zu entwehren, daß den Statuten die Bestimmungen der *lex Ribuaria* als Vorbild dienten.

II. Nach dieser Analyse der Konstitutionen des *Oss I*, die ihr Korrelat in *B IV* finden, geht der Verf. zu den sog. *Extravaganen* über. Auch in diesen lassen sich Edikte und Urteile unterscheiden, auch dort beginnen die einen mit dem Worte »statuimus«, die anderen mit dem Worte »decrevimus«. Mit solchen Urteilen haben wir in *Oss I* 14, 29 und *Oss* 98, wo sie einen im Edikt ausgesprochenen Satz ergänzen, zu tun. Auch sie rühren aus verschiedenen Epochen her; seit der Zeit, wo man noch kein Geld kannte (*Oss I* 55) bis zum Zeitpunkt, wo die letzte Redaktion der Statuten erfolgte. Auch diese setzen sich aus vier Massen zusammen.

Der *longobardischen* Masse gehören die in *Oss I* 45 enthaltenen Vorschriften an, die eine Strafe für denjenigen festsetzen, der mit Gewalt ein fremdes Feld besät oder aberntet. Die Übereinstimmung dieser Vorschrift mit *Ed. Roth.* 354 und 355 ist auffallend.

<p><i>Oss I</i> 45: <i>Aliquis excolens aut seminans agrum alterius violenter, semine eorundem agrorum careat cum poena quindecim.</i></p>	<p><i>Ed. Roth.</i> 354. <i>De campo alieno arato. Si quis campum alienum araverit, sciens non suum aut sementem spargere presumpserit, perdat opera et frugis et ille qui campum suum comprobaverit, habet fruges</i> vgl. auch <i>Ed. Roth.</i> 355: <i>Si quis exaraverit campum alienum seminatatum, etc.... conponat sol. 6.</i></p>
--	--

Zu derselben Kategorie gehören die Vorschriften in *Oss I* 42 die denjenigen bestrafen, der einen Obst- oder einen Apfelbaum fällt (vgl. *Ed. Roth.* 301, 302), ebenso die Vorschrift *Oss I* 47 über die Haftung des Herrn wegen eines von einem Sklaven begangenen Diebstahls (vgl. *Ed. Roth.* 238, 241, 259). Altlongobardischer Herkunft sind auch die Prozeßvorschriften über den Reinigungseid des Beklagten in *Oss I* 28, 47, über die Urteilsschelte

in Oss I 48, während die die Folgen des Ungehorsams regelnden Bestimmungen in Oss I 54, 55 dem neulombardischen Prozeß angehören.

Was die *Statuten* anbelangt, so läßt sich ihr Einfluß in den erbrechtlichen Bestimmungen des Oss I 98 konstatieren (vgl. *Pertile* l. c. IV 98₂₃; III 313). Nicht minder ist ihr Einfluß im Strafrecht, speziell in der Differenzierung der mit und ohne Schwert zugefügten Verletzungen (Oss I 49) sichtbar (vgl. *Kohler* l. c. 361)..

Nur vereinzelt treffen wir in den Extravaganten Bestimmungen, die dem *röm. Recht* entnommen sind. Es gehören hierher die Vorschrift in Oss I 12 über die Vermögensunfähigkeit des Hauskinds, die Vorschrift über das Verbot der Selbsthilfe in Oss I 44 (decretum divi Marci), endlich die Vorschrift in Oss I 41 über die *exceptio plurium consortium*.

Der *einheimischen* Masse sind Oss I 19 (Vorschrift über das Recht sich durch einen Bevollmächtigten vertreten zu lassen), Oss I 13, 14 (über die Pflicht der Geistlichen in den Kriegsexpeditionen teilzunehmen) und in Oss I 100 (über das Töden der vagabundierenden Frauen) zuzuweisen.

III. Es verbleibt noch der dritte Bestandteil des Oss I, die s. g. *Präjudikate*, zu besprechen. Diese sind nicht wie die Dekrete, Urteile sondern eine Paraphrase bzw. eine Nachahmung der im liber Papiensis enthaltenen Prozeßformeln und verfolgen den Zweck, die Anwendung der gesetzlichen Vorschriften in der Praxis zu erleichtern. So bestimmt

Ed. Roth. 322. De canis incetatis. Si quis canis alienus clamaverit aut incetaverit et *damnum* fecerint in hominem aut in peculium, non repotetur illi culpa, cuius canis sunt sed illi, qui eos incitavit.

die Formel aber lautet

Petre te apellat Martinus quod tu clamasti canem Iohannis et incitasti eum super suas bestias et habuit tale damnum.

In den Präjudikaten findet sich ein ganz identischer Fall in Oss I 69

Item Egidius conquestus est, quod canis Falconis ex incitatione seu impulsione ipsius Falconis, taliter [eum] lesit et mordit, quod ex illo morsu ostendebat et asserebat se claudicare.

Es genügt, die subjective Fassung der im liber Papiensis erhaltenen Formel in eine objektive umzuwandeln, um den entsprechenden Teil unseres Präjudikats zu erhalten. Die weiteren Worte des Präjudikats »Falco eandem impulsione[m] seu incitationem canis diffitebatur; et quia Egidius actor hoc non poterat probare, nos in tali casu declaramus quod Falco per iuramentum proprium debeat se expurgare« bildet wiederum eine Paraphrase der im liber Papiensis sehr häufigen Formel »De torto« — »Probet actor, sin autem appellatus iuret«.

Schon *Winiarz* (Kw. Hist. 9. 207) bemerkte, daß manche Präjudikate nur eine Anwendung der Bestimmungen des Statuts zu einzelnen fingierten Fällen darstellen, um an ihnen die Art der Handhabung jener Vorschriften zu illustrieren. Dieser Gelehrte wußte jedoch keine Erklärung für diejenigen Präjudikate zu geben, die in den Edikten kein Korrelat besitzen. Indessen ist diese Erklärung sehr einfach: Der Sammler der Präjudikate hat nicht nur Präjudikate zu den Edikten, die in den Statut Eingang gefunden haben, sonder auch Präjudikate, zu solchen Edikten gesammelt, die in den Statut nicht aufgenommen wurden. So fand in dem Statut ein Präjudikat Aufnahme, welcher eine Vorschrift der Großpolnischen Statuten illustriert (*Winiarz* l. c. 207), die in den Kleinpolnischen Statuten nicht mitenthaltend ist. Der Verf. des Statuten ging ebenso, wie der Autor des hadrianischen Edikts vor, der in seine Arbeit nicht nur Edikte und die ihnen entsprechenden Formeln, sondern auch Formeln ohne die ihnen entsprechenden Edikte aufnahm.

Aus diesem Charakter der Präjudikate als Umarbeitung oder Nachahmung der longobardischen Formeln, zwecks Illustrierung der Anwendung der einzelnen Vorschriften in der Praxis, ergibt sich, daß die Präjudikate nach Maßgabe der einzelnen Edikte entstanden, daß sie also chronologisch genommen, so alt sind wie die Edikte, die ihre Grundlage bildeten. Es ergibt sich dies übrigens aus ihrem Inhalt: Die in Oss I 27, 61, 69 enthaltenen Präjudikate, die dem Beklagten den Reinigungseid nach den Bestimmungen des altlombardischen Prozesses auferlegen, müssen älter sein, als die Präjudikate in Oss I 63, 89, 70, 68, die dem Kläger das sog. iuramentum iudiciale zuschieben, älter auch als Oss I 64, 94, die dem Beklagten den Beweis seiner Exzeptionen im Sinne des neulombardischen Prozesses aufbürden. Die chro-

nologischen Unterschiede in Bezug auf die Entstehung der einzelnen Präjudikate kommen insbesondere dort zum Ausdruck, wo bei demselben Tatbestand (Oss I 27 u. Oss I 68) einmal der Reinigungseid dem Beklagten, ein andermal das *juramentum judiciale* dem Kläger aufgetragen wird. Damit ist auch das Verhältnis der Präjudikate, zu den Edikten die kein Korrelat in der Präjudikatsammlung besitzen, aufgeklärt. Oss I 57 = B IV 13 der bei der *vis* im Prinzip die Beweispflicht auf den Kläger überwälzt (und nur im Falle der Ummöglichkeit dieses Beweises den Reinigungseid dem Beklagten auferlegt) muß jünger sein, als das Präjudikat, welches bei einer gewaltsamen Wegnahme eines Geldbeutels nur den Reinigungseid des Beklagten kennt; andererseits müssen die Präjudikate, die beim Diebstahl den Beweis des Klägers zulassen, jünger sein als Oss I 72 = B IV 44, die in diesem Falle den Reinigungseid des Beklagten anerkennen. Von den Präjudikaten dieser Kategorie sind manche älter, manche jünger als die Edikte und reichen in ihren Anfängen gleich wie die Edikte weit in die Zeit vor Kasimirs Regierung zurück.

Was das materielle Recht anbelangt, welches die Grundlage der Präjudikate bildet, so entspricht die Vorschrift über den Bienenraub in Oss I 61 dem Ed. Roth. 318, 319, die über die Beschädigung durch Hetzung eines Hundes in Oss I 69, der Vorschrift des Ed. Roth. in 322. Die in Oss I 62 anerkannte Notwehr kennen schon manche italienische Statuten (vgl. *Köhler* l. c. 213), während Oss I 71, über die Vernachlässigung der Obsorgepflicht durch den Hirt, dem sächsischen Schwabenspiegel (*Hube* l. c. 57) entnommen ist. Die prozessualischen Vorschriften endlich über die verschiedenen Verjährungsfristen in Oss I 79, 81, 83, 84 finden unzweifelhaft ebenfalls in den italienischen Statuten ihr Vorbild.

IV. Nach dieser Analyse wird es nicht schwer fallen, den Charakter der Statuten als Ganzes zu bestimmen. Die Verbindung verschiedener Rechtsquellen miteinander, der Edikte mit den Dekreten, oft vollständig kritiklos, wie des Edikts über die *laudatio auctoris* mit dem Dekret über die *nominatio* des Anstifters, das Einbeziehen von Vorschriften, die miteinander im Widerspruch stehen, wie z. B. der Beweisregeln, die zwei verschiedenen Prozeßsystemen angehören, die planlose Kompilierung der Präjudikate, die häufigen Wiederholungen, der Mangel eines einheitli-

chen Systems — alles dies zusammen, spricht dafür, daß wir es hier nicht mit einer Kodifikation, sondern mit einer notariellen Privatarbeit, wie dies Ulanowski schon vorausgeahnt hatte, zu tun haben. Die Aufgabe einer Kodifikation besteht in der Vereinheitlichung des Rechts, und dieser Aufgabe werden die Statuten keineswegs gerecht.

Indem wir diese Arbeit für eine private notarielle halten, müssen wir sie den Rechtsspiegeln zuzählen, welche sowohl das antike als auch das mittelalterliche Recht in ansehnlicher Zahl aufweist. Diese Hypothese gestattet nur die Schwierigkeiten, die bis nun die Frage der s. g. vollen und nicht vollen Kleinpolnischen Statuten ebenso wie die Frage der verschiedenen Zusammensetzung des nicht vollen B IV wie der vollen Oss I und B III darstellte, auf das richtige Maß zu reduzieren. Es genügt nämlich, unser Rechtdenkmal mit einem der ältesten Rechtsspiegel, die wir besitzen, mit dem syr. röm. Rechtsbuch zu vergleichen.

Auch das syr. röm. Rb. ist eine Sammlung von Konstitutionen und Präjudikaten, in denen in der Regel der Name der Kaiser, von denen sie herrühren, weggelassen ist; auch dieses setzt sich gleich der vollen Kleinpolnischen Sammlung aus zwei Redaktionen zusammen, die durch die Gruppe der Handschriften P und die Gruppe L repräsentiert werden, wobei in der Gruppe P noch ein gewisses System ersichtlich ist, der in der Gruppe L verwischt erscheint; auch dieses gibt als ihren Verfasser eine ansehnliche Persönlichkeit, und zwar den mediolanischen Bischof Ambrosius an, obwohl von seiner kodifikatorischen Tätigkeit ebensowenig bekannt ist, wie von der gesetzgeberischen Tätigkeit Kasimirs des Großen; auch seine älteste Redaktion erfuhr mehrfache Ergänzung durch die spätere Gesetzgebung der Kaiser Leo und Theodosius, so daß in manchen Handschriften die ganze Sammlung nach diesen Kaisern benannt wird.

Die Technik und die Art der Zusammenstellung derartiger Rechtsspiegel war zu allen Zeiten ungefähr die gleiche; ein Notar sammelte lediglich die Gesetze und Dekrete wie der Verfasser von B IV; der andere fügte Gesetze und Dekrete hinzu, die jener beiseite gelassen hatte; ein anderer endlich machte weitere Beiträge. Ein solcher neuer Beitrag sind die *großpolnischen Statuten*, denen der Verf. im weiteren Verlauf seine ganze Aufmerksamkeit widmet.

V. Im Gegensatz zu den s. g. vollen Kleinpolnischen Statuten setzen sich die Großpolnischen — als Grundlage nimmt der Verf. die s. g. Königsberger Handschrift -- aus Edikten zusammen, die mit dem Worte »statuimus« beginnen; (auch *decernimus observari*: Król 113; *statuendo declaramus*: Król 129; *declarando statuimus*: Król 141; *perp. prohibemus ed.*: Król 115; *stat. perp. declaramus*: Król 123; *expedit publice rei*: Król 142; *exigit regie maiestati prohibere*: Król 150; *convenit statuere*: Król 143, 149, 151; *statuto debet teneri*: Król 146, 148; *statuimus et edicto perpetuo servari mandamus*: Król 116); einmal 136 im Król begegnen wir einem Urteil, das mit dem Worte »decrevimus« eingeleitet und mit einem Edikt verbunden ist, zweimal werden vorgefunden selbständige Urteile, das eine mal in der Form *decrevimus declarando* (Król 114), das anderemal in der Form *declaramus et decernimus*, (Król 124). Alle diese Urteile tragen die Merkmale einer authentischen Interpretation an der Stirn.

Was die *Entstehungszeit* der einzelnen Bestimmungen anbelangt, so enthalten die Großpolnischen Statuten, eine ganze Reihe solcher Bestimmungen, deren Ursprung in eine sehr weite Vergangenheit zurückreicht. Die Vorschrift Król 109, der das Entgelt für die Vornahme der Pfändung durch den *officialis* in Ochsen festsetzt, stammt aus einer Zeit, wo das Geld noch unbekannt war; die Vorschrift in Król 128, wonach im Falle einer Notzucht der Schuldige der Gnade und Ungnade der nächsten Verwandten der Genotzüchtigten ausgeliefert wird, rührt aus der Epoche der Privatrache her; derselben Zeit gehören die Strafe des Ohrabschneidens, Durchstechens der Hand, und Brandmarkung im Gesicht. Es fehlen jedoch auch nicht Vorschriften aus späterer Zeit wie z. B. die Straftaxen für den Beschädigten durch das *homicidium*, die das *jus talionis* mildern (Król 127), so dass auch die Großpolnischen Statuten sich aus einer Reihe von Dekreten und Edikten, aus der ältesten bis zur Zeit ihrer Redigierung, zusammensetzen.

Was ihren *Inhalt* anbelangt, so enthalten sie im Gegensatz zu den Kleinpoln. Statuten nur eine verschwindende Anzahl fremden Elemente. Wir können auch hier zwar einzelne Massen unterscheiden, aber jede von ihnen enthält kaum einige Vorschriften. Zu der *long. Masse* können wir die Prozeßvorschrift in Król 110 die das *Akkusationsprinzip* in Strafsachen einführt, rechnen; gleich

wie die Vorschriften über das Verfahren gegen den Abwesenden (Król 114—115), über die Urteilsschelte (Król 119), und über den Beweiseid des Klägers (Król 134). — Der Einfluß der italienischen *Statuten* kann man in Król 113 erblicken, wo bestimmt wird, daß im Gericht begangene Delikte schwerer zu ahnden sind, als die außerhalb desselben begangenen; ferner in den in Król 125, enthaltenen Erbrechtsbeschränkungen der Frauen bez. der Mitgift; aus den Statuten ist vielleicht der Satz entnommen, daß den Juden die Annahme von Pfändern verboten sei, (Król 131) aus ihnen vielleicht auch die Verjährungsfristen (Król 116, 117). Römischen Ursprungs endlich ist nur der Satz, in Król 123, daß die Schenkung mit dem Tode des Schenkers konvalesziert, obwohl wie die Einleitung zu den Statuten und die Terminologie derselben beweist, dem Verfasser das röm. Recht ganz geläufig war. Alles andere ist einheimisches Recht.

Der einheimische Charakter der Großpolnischen Statuten erklärt sich entweder dadurch, daß Großpolen verhältnismäßig weniger fremdem Einfluß unterlag als Kleinpolen, oder dadurch daß die Großpolnischen Statuten früher entstanden als die Kleinpolnischen, namentlich bevor fremde Einflüsse sich in Polen geltend gemacht haben. Jedenfalls bilden sie ein in sich geschlossenes Ganze das mechanisch mit den Kleinpolnischen Statuten verbunden wurde.

9. WITKOWSKI ST.: *De codicibus S. Basilii Magni Hispanensibus.*
Présenté dans la séance du 12 mars 1928.

D'après le catalogue des manuscrits grecs de Graux et Martin, un des manuscrits de la bibliothèque de Salamanque contiendrait une lettre jusqu'ici inédite de Saint Grégoire de Nazianze. Pendant un séjour en Espagne en 1925, l'auteur a copié cette lettre portant l'en-tête: Τοῦ Θεολόγου Ὀλυμπίου. L'auteur de la lettre reproche à Olympios que les cadeaux qu'il avait envoyés, chassèrent la de la maison la Pauvreté, sa compagne. L'examen attentif de ce document permet d'établir qu'il s'agit là d'une lettre connue de Saint Basile, que celui-ci avait adressée à un certain Olympios (n° 4 dans Migne), mais non d'une lettre de Saint Grégoire. Le manuscrit conservé à la bibliothèque de Salamanque,

contient des lettres de différents auteurs, entre autres la correspondance de Saint Basile avec le fameux sophiste Libanius. La lettre dont nous nous occupons, vient immédiatement après cette correspondance. Le fait de confondre les auteurs ou les destinataires comme dans le cas qui nous intéresse, est une erreur fréquente dans les manuscrits de lettres (d'épigrammes etc.). Aussi bien la tradition de nombreuses autres lettres manuscrites, que des arguments tirés de la critique du texte, sont autant de preuves que Saint Basile est le vrai auteur de cet écrit. Ainsi s'effondre la légende, suivant laquelle il existerait une lettre jusqu'ici inédite de Saint Grégoire.

Dans le second chapitre du travail ici résumé, l'auteur passe en revue les manuscrits espagnols des écrits de Saint Basile le Grand. Le plus grand nombre de ces manuscrits, soit 43 pièces, se trouve actuellement à l'Escorial et remonte à l'époque s'étendant du X^e au XVI^e siècle. A peu près la moitié contient des homélies; le reste comprend d'autres écrits. Seuls les manuscrits des homélies ont de l'importance, aussi bien en raison de leur ancienneté, qu'à causa de leur nombre. Aucun des manuscrits ne contient toutes les homélies dans leur ensemble. Dans le plus ancien, on trouve les homélies sur les Psaumes et presque toutes les autres, excepté celles où Saint Basile commente la description de la création du monde d'après la Genèse. Les homélies sur la Genèse sont conservées dans cinq manuscrits, en partie anciens. On ne trouve que dans un seul manuscrit du XVI^e siècle les oeuvres dogmatiques de Saint Basile, importantes pour la doctrine du dogme de la Trinité; quant aux écrits concernant l'ascèse, d'un grand intérêt pour l'histoire des monastères de l'Église orientale, ils sont conservés dans plusieurs manuscrits dont le plus ancien date du XII^e siècle. Nous trouvons dans deux manuscrits du XII^e siècle, le beau traité intitulé: *A la jeunesse. Comment tirer profit des écrits païens?* Les manuscrits contenant des lettres, sont d'une importance secondaire; aucun n'a conservé la collection complète. Les autres manuscrits contiennent des extraits, des oeuvres apocryphes, ainsi que des écrits d'autres auteurs sur Saint Basile.

D'entre les bibliothèques madrilènes, il en est quatre qui possèdent des manuscrits des écrits de Saint Basile. Ils n'ont cependant que très peu de valeur, car ils proviennent en grande

partie d'une époque relativement récente (XVI^e s.), ou ne contiennent que des textes très courts. Un seul manuscrit du XIII^e siècle contenant les oeuvres ascétiques, qu'on trouve à la Bibliothèque Nationale de Madrid, représente une certaine valeur.

La bibliothèque de Salamanque possède un manuscrit du XIV^e s. qui comprend une série de lettres.

On ne doit attribuer qu'une valeur médiocre à deux manuscrits conservés à la bibliothèque du chapitre de la cathédrale de Tolède.

L'auteur a étudié et collationné à titre d'essai les quatre manuscrits les plus anciens de l'Escorial, le manuscrit le plus ancien de Madrid et celui de la bibliothèque de Salamanque. On trouve dans le chapitre III, les résultats de ces études et de ces essais de collationnement. On s'aperçoit à l'occasion de ces recherches, tout comme il y a des années au cours de celles qu'on avait entreprises sur les manuscrits de Saint Grégoire de Nazianze, qu'il n'est pas possible de s'appuyer sur les catalogues des manuscrits grecs de l'Escorial et de Madrid, publiés par Miller, vu qu'ils ne sont pas précis. Ils ne donnent souvent pas en entier les titres de certains écrits et se contentent de les abrégés; parfois même, ils passent complètement sous silence des écrits conservés à l'état de manuscrits, comme c'est p. ex. le cas pour le manuscrit le plus ancien de Saint Basile à la bibliothèque de l'Escorial.

10. WOJTAS MAKSYMILJAN: **Przynależność diecezji wrocławskiej do prowincji gnieźnieńskiej.** (*Die Zugehörigkeit der Breslauer Diözese zur Provinz Gnesen*). Présenté dans la séance du 20 mars 1928.

Seinen Forschungen über die Zugehörigkeit der Breslauer Diözese zur Gnesener Metropolitankirche (in den Jahren 1000—1821) schickt der Autor in der Einleitung eine Erörterung des Standpunktes voraus, den die Breslauer Geschichtswissenschaft während der letzten drei Jahrhunderte in dieser Angelegenheit eingenommen hat. Zum ersten Mal erklärte sie durch M. Goldast im Jahre 1627, daß das Breslauer Bistum einst zur Gnesener Provinz in Polen gehört habe, daß es aber schon damals dem Papste un-

mittelbar untergeordnet gewesen sei. Diese Exemption der Breslauer Kirche von Gnesen, nicht nur in faktischer, sondern auch in juridischer Hinsicht, wie sie sich im Jahre 1624 vollzogen haben soll, wird bis heutigen Tages ausnahmslos von der ganzen deutschen katholischen und protestantischen Historiographie angenommen und aufrechterhalten. Unter den Repräsentanten der ersteren hat sich um die Dogmatisierung dieser Anschauung P. Dr. Johann Heyne zweifellos verdient gemacht (Dokumentierte Geschichte des Bistums Breslau, Band III, 341—369, Breslau 1865). Die protestantische Historiographie der neuesten Zeit ist noch weiter gegangen, indem sie die ersten Spuren, ja sogar das ständige Bestreben Breslaus, sich von Gnesen kirchlich unabhängig zu machen, schon im XIII. Jahrhundert entdecken will, um sie dann ohne Unterbrechung durch die folgenden Jahrhunderte zu verfolgen. Dieser Ansicht ist Dr. Wilhelm Schulte (P. Lambert O. F. M.) ein Deutscher von echtem Schrot und Korn, mit großer Entschiedenheit entgegengetreten, indem er in seiner letzten, unvollendeten, durch den Tod unterbrochenen Arbeit (Die Exemption des Breslauer Bistums, in der Breslauer Zeitschrift des Vereins für Geschichte Schlesiens, LI [1917] 1—29) feststellte, daß die Breslauer Bischöfe bis zum XVI. Jahrhundert einschließlich keine diesbezüglichen Schritte unternommen haben, ja auch nicht die leiseste Absicht hatten, die Abhängigkeit von den Gnesener Erzbischöfen abzuschütteln; er gibt zu, daß zur Schwächung der Metropolitanvereinigung Breslaus mit Gnesen die Änderung der nationalen und politischen Verhältnisse in Schlesien beigetragen hat. Polnischerseits sind in der historischen Literatur des XIX. Jahrhunderts nur zwei Stimmen bemerkenswert, die gegen P. J. Heyne gerichtet sind: von P. Paweł Fabisz, Pfarrer in Baranów bei Kempen, im »Schlesischen Kirchenblatt« Jahre 1857 und von August Mosbach, in dessen wertvoller Abhandlung: »Kilka kart z dziejów austrjacko-szląsko-polskich mianowicie za Zygmunta III« im J. 1869 (Band V. der Roczniki Towarzystwa Przyjaciół Nauk, Poznań, Anmerkung 108, und als Sonderdruck erschienen, auch in deutscher Sprache unter dem Titel: »Die Wahl des elfjährigen polnischen Prinzen Karl Ferdinand zum Bischof von Breslau 1625« Breslau 1871, Anmerkung 4, S. 22—48).

Der Verfasser behandelt in acht Kapiteln die Geschichte der Zugehörigkeit der Breslauer Diözese zur Gnesner Metropolitankirche. Die Breslauer Diözese war gleich bei Beginn ihrer Gründung durch Boleslaw Chrobry im Jahre 1000 dem Erzbischof von Gnesen untergestellt (Kap. 1). Die Zugehörigkeit ist eng und bleibt unangotastet bis zur Hälfte des XIV. Jahrhunderts, trotz der fortschreitenden deutschen Ansiedlung in Schlesien im XIII. Jahrhundert und der schon im nächsten Jahrhundert der stark zunehmenden Zahl der Deutschen im Breslauer Kapitel, sowie auch trotz der immer größeren Neigung der Piastischen Herzöge in Schlesien zur böhmischen Krone. (Kap. 2).

Erst nach dem Tode Nanker's (1341), des letzten Bischofs polnischer Nationalität auf dem Breslauer Stuhl, als ungeachtet des Einspruchs von seiten des polnischen Königs Kasimirs des Großen dieser Stuhl mit dem germanisierten Schlesier Przeclaw von Pogorzela und zugleich Kanzler der böhmischen Krone besetzt wurde, folgt eine Periode abgeschwächter Metropolanzugehörigkeit. Der Einverleibung Schlesiens in die böhmische Krone sollte, den böhmisch-deutschen Plänen gemäß, die Eingliederung des Breslauer Bistums in die neugegründete Prager Metropolandiözese folgen. Schon Kaiser Karl IV. hatte für diese Sache die römische Kurie gewonnen, welche dafür den Verzicht des Kaiserreiches auf die Lehn- und Souveränrechte über Avignon forderte; ferner gab er seine Einwilligung nicht nur zur Einforderung des Peterspfennigs in der Breslauer Diözese, sondern versprach auch deren Vergrößerung zu fördern (1348 und 1349). Nur mit allem Aufwand von Diplomatie gelang es König Kasimir, in Avignon und beim böhmischen König Karl IV. diesen ersten Versuch, Breslau von Gnesen loszureißen, zu vereiteln. (1351, 1360 und 1365). Eine innigere Befestigung ihrer Vereinigung bezweckten die von König Kasimir erworbenen Expektativen und päpstlichen Provisionen für den polnischen Klerus in der Breslauer Kirche. Selbst der Bischof Przeclaw zerriß das Band nicht, das ihn mit der polnischen Kirche verknüpfte; er hat sich zwar persönlich an der Kalischer Provinzialsynode (1357) nicht beteiligt, aber *absentiam suam legitime excusavit*; seine Vertreter und jene des Kapitels brachten von dieser Synode eine Sammlung synodaler Konstitutionen der Kirche in Polen mit, welche sich

bis heute im Archiv des Breslauer Kapitels aufbewahrt finden. (Kap. 3).

Auch die späteren Bischöfe samt dem Kapitel (im XIV. und XV. Jahrhundert), wenngleich sie sich als erbitterte Feinde des Polentums erweisen, halten die gesetzmäßigen Beziehungen mit der Metropolitankirche aufrecht, beschicken fernerhin ihre Provinzialsynoden und nehmen die Kodifikation ihrer Wieluń-Kalischer Statuten vom Jahre 1420 an. Es läßt sich jedoch nicht leugnen, daß mit dem Wachsen des deutschen Einflusses in Schlesien und der Befestigung der böhmischen Herrschaft daselbst, die Anzeichen einer zunehmenden Lockerung der Zugehörigkeit sich mehren. Diese Zugehörigkeit wird übrigens auch in den päpstlichen Bullen jener Zeit wie z. B. in derjenigen Martins V. vom 12. I. 1418 und der Kalixts III. vom 18. IV. 1458 noch erwähnt (Kap. 4).

Einen neuen Zeitabschnitt der gegenseitigen Beziehungen bringt die erste Hälfte des XVI. Jahrhunderts. Das in Schlesien immer mehr um sich greifende Luthertum hatte eine vorübergehende Annäherung des schon gänzlich germanisierten Kapitels an Polen zur Folge: das Domkapitel wendet sich nun oft nicht nur an seinen Gnesner Erzbischof, sondern auch an den polnischen König, fordert sogar seinen Bischof Balthasar Promnic zur persönlichen Teilnahme an den Provinzialsynoden der Gnesner Kirche auf (Kap. 5). Als aber die Angst vor der Gefahr der Reformation vorüber war, unternahmen die Habsburger Schritte zwecks Losreißung der Breslauer Diözese von Gnesen. Auch diesmal deckte die Wachsamkeit der polnischen Diplomatie diese geheimen Bemühungen auf, (Martin Cromer am Hofe des Kaisers und Meister Jerzy von Tyczyn in der römischen Kurie), König Sigmund August dagegen bewirkte deren Vereitelung beim Papst Pius IV. (1562); der damalige Breslauer Bischof Kasper von Łagów, obgleich ehemaliger Erzieher der österreichischen Erzherzöge, kümmerte sich wenig um diesen kaiserlichen Plan; seine Haltung dem Erzbischof von Gnesen gegenüber war einwandfrei. Auch seine unmittelbaren Nachfolger bewahrten wenigstens noch den Schein der Zusammengehörigkeit mit der polnischen Metropolitandiözese und wahrten deren Synodalverfassung. Seit dem Jahre 1577 jedoch beschickten sie sowie das Kapitel trotz Einladung und Aufforderung der Gnesner Erzbischöfe die Provinzialsynoden nicht mehr (Kap. 6).

Eine Wendung in den beiderseitigen Beziehungen vollzieht sich während der Verwaltung des Erzherzog Bischofs Karl, zur Zeit seiner Kämpfe mit den protestantischen schlesischen Ständen. Solange den Habsburgern der Verlust Schlesiens droht, erkennt dieser Breslauer Bischof die Zugehörigkeit seines Bistums zu Gnesen offen an, sucht Schutz und Intervention sowohl beim Erzbischof, als auch besonders bei seinem Schwager, König Sigmund III. von Polen, dem Patron seiner Kathedrale, die einst von polnischen Königen gestiftet worden war. Nach der Schlacht am Weißen Berge (8. XI. 1620), durch welche auch die schlesischen Konflikte beendet wurden und welche dem Erzherzog die Rückkehr nach seiner Diözese aus Warschau ermöglichte, erfolgt in der Haltung des Erzherzog Bischofs eine gänzliche Wandlung: er schließt sich der Anschauung seines Kapitels an, welches schon vorher, zum erstenmal den 10. I. 1614 und späterhin im Jahre 1619 — dem Beschluß der schlesischen Stände gemäß, — offen erklärt hatte, daß die Breslauer Diözese gar nicht mehr zur Provinz Gnesen gehöre; das Kapitel gibt zu, daß die Breslauer Diözese zwar einstens dem Erzbischof von Gnesen untergestellt war, daß jedoch schon längst, nach reiflicher Überlegung und aus guten Gründen, die Losreißung und Trennung von der Provinz Gnesen erfolgt sei. Der Autor bespricht eingehend den nun schon offenen Kampf des Breslauer Kapitels um die Behauptung seiner Unabhängigkeit von Gnesen, sowie die Unterstützung der separatistischen Bestrebungen derselben durch König Sigmund III; nur um diesen Preis konnte nämlich dieser seinen Sohn Karl Ferdinand, welchen Erzherzog Karl während seines Aufenthaltes in Warschau, mit Genehmigung des päpstlichen Stuhles, zu seinem Koadjutor ernannt hatte — durch freie Wahl des Kapitels auf den Breslauer Stuhl einsetzen. Was den Revers anbelangt, welchen König Sigmund III. dem Breslauer Kapitel am 25. V. 1624 in Warschau ausgestellt hatte, alle Bedingungen und Vorbehalte desselben, daß die Polen von nun an kein Anrecht auf das Breslauer Bistum erheben dürfen und daß der König in eigener Person den Erzbischof von Gnesen veranlassen sollte, auf das Metropolitanrecht an die Breslauer Diözese zu verzichten, widerlegt der Autor diese irriige Ansicht der deutschen Historiographie, als ob tatsächlich der damalige Erzbischof Henryk Firlej auf den Wunsch des Königs auf sein Anrecht auf die Breslauer Diözese Verzicht geleistet hätte.

Einen solchen Renuntiationsakt hat weder dieser Erzbischof noch ein anderer ausgestellt; die Behauptung, daß dieses Dokument abhanden gekommen und daß heute keine Spur davon aufzufinden sei, kann nicht ernst genommen werden. Seine Existenz wird durch die weiteren Streitigkeiten zwischen dem Breslauer Kapitel und den Erzbischöfen von Gnesen wegen der Teilnahme des Breslauer Bischofs an den Provinzialsynoden (in den Jahren 1628, 1634 und 1638) widerlegt, sowie durch die Erklärung des Papstes Urban VIII. über die Zugehörigkeit des Breslauer Bistums zur Gnesener Metropolitandiözese. Kap. 7).

Schließlich fehlt es nicht an Zeugnissen über seine rechtliche Zugehörigkeit aus der zweiten Hälfte des XVII. und dem XVIII. Jahrhundert. Es spricht dafür zum Beispiel die Tatsache, daß sowohl die Breslauer Bischöfe jener Zeit, obgleich sie tatsächlich den Zusammenhang ihrer Diözese mit der Kirche in Polen gelöst hatten, als auch die Habsburger Herrscher, welche zwar die Opposition des Breslauer Kapitels gegen die Erzbischöfe von Gnesen unterstützten, es aber in vorsichtiger Weise vermieden, diese Angelegenheit dem päpstlichen Stuhl zur Entscheidung vorzulegen. Sogar das Kapitel selbst, welches die Anerkennung seiner Unabhängigkeit durch den päpstlichen Stuhl heiß wünschte, wollte den Prozeßweg in Rom doch nicht beschreiten, um seinen rechtlichen Standpunkt durchzusetzen. Auf sein Metropolitanrecht erhob Erzbischof Krzysztof Antoni Szembek beim preußischen König Friedrich II. wiederholt Anspruch, indem er die Befreiung zweier Breslauer Domherren von diesem König erwirken wollte, natürlich erfolglos (1744). Erst nach der Teilung Polens stellte der päpstliche Stuhl, kraft der Bulle des Papstes Pius VI. *De salute animarum* vom 16. VI. 1821 dieses Bistum unter seine unmittelbare Oberhoheit. Bis zu diesem Jahre fehlt in den Provisionsbulle jedwede Anspielung auf die Unabhängigkeit der Breslauer Diözese (Kap. 8).

Im Quellenanhang veröffentlicht der Autor Briefe des Erzbischofs von Gnesen Stanisław Karnkowski an den Breslauer Bischof Andreas Jerin in Angelegenheit der Beschickung der Synode in Piotrków in Jahre 1589 durch diesen, (laut Abschrift im Archiv der historischen Kommission der polnischen Akademie der Wissenschaften zu Kraków) und das Memorial *De praetensa metropolitana iurisdictione archiepiscopi Gnesnensis supra episco-*

pum Wratislaviensem, welches im Auftrage des Breslauer Kapitels eines seiner Mitglieder, Domherr Doktor Friedrich Bergh im Jahre 1638 verfaßte und welches, mit der Bitte um Schutz für die Breslauer Kirche ab impetitione iniusta archiepiscopi Gnesnensis, an Kaiser Ferdinand III. gesandt worden ist.

BIBLIOGRAPHIE POUR JANVIER—MARS 1928.

Archiwum filologiczne Polskiej Akad. Um. nr. 7, Kraków, 1928, 8^o, str. 70. (*Archives de philologie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres*, n^o 7, Cracovie, 1928, 8-0, 70 p.).

Treść (*Contenu*): JERZY SCHNAYDER: Quibus conviciis alienigenae Romanos carperint.

»Bulletin International« de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de philologie. Classe d'histoire et de philosophie. No 4—6. Avril—Juin 1927, 8^o, p. 49—176.

Contenu: Comptes-rendus de l'Académie pour avril-juin 1927, p. 49. — Compte-rendu de la séance publique d'Académie du 11 juin 1927 à Cracovie, p. 51.

Résumés: 20. ANTONIEWICZ WL.: Les agrafes en métal portées par les montagnards des Carpathes Occidentales, p. 54. — 21. CHOMICZ PAULIN: La Loi de création de Hoene-Wroński comme base de la réforme du savoir humain, p. 59. — 22. GÓRSKI KONRAD: Gregorius Paulus. Étude sur l'histoire de la littérature antitritnaire en Pologne au XVI^e siècle, p. 63. — 23. GR-MOWSKI M.: Pribislaw Fürst von Brandenburg, p. 70. — 24. GWIAZDOMORSKI JAN: Die Schuldübernahme, p. 72. — 25. KOT ST.: Le séjour de Jean Kochanowski à Königsberg et ses rapports avec les études du poète à l'étranger, p. 87. — 26. MAŃKOWSKI TADEUSZ: August Moszyński, ein polnischer Architekt des XVIII Jahrhunderts, p. 89. — 27. MICHALSKI KONSTANTYN: La physique nouvelle et les différents courants philosophiques au XIV^e s., p. 93. — 28. SAWICKA STANISŁAWA: Das in den Sammlungen des Bayrischen Nationalmuseums befindliche polnische illuminierte Gebetbuch aus dem XVI Jh., p. 169. — 29. SCHNAYDER JERZY: Quibus conviciis alienigenae Romanos carperint, p. 169. — 30. ZIŁYŃSKI I.: Phonetische Beschreibung der kleinrussischen (ukrainischen) Sprache, p. 170. — Bibliographie pour avril-juin 1927.

Prace i materiały antropologiczno-archeologiczne i etnograficzne wydawane staraniem Komisji antropologicznej P. A. U. Tom IV, cz. I Prace i materiały archeologiczne; z 14 ryc. w tekście, 10 tablicami i mapą. Kraków, 1928, 8^o, str. XVIII + 126. (*Travaux et matériaux concernant l'anthropologie, l'archéologie et l'ethnographie, publiés par la Commission d'anthropologie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. T. IV, I^{re} partie. Travaux et matériaux concernant l'anthropologie; avec 14 fig. dans le texte, 10 pl. et une carte. Cracovie, 1928, 8-0, XVIII + 126*).

Treść: JÓZEF ŻURAWSKI: Skarby halsztackiego okresu z doliny Dunajca, str. 3. — JULJAN TALKO-HRYNCEWICZ: Najnowsze odkrycia archeologiczne uczonych rosyjskich w północnej Mongolji, w związku ze swojemi dawniejszemi badaniami w Azji środkowej, str. 113. (*Contenu: Joseph Żurowski: Les dépôts hallstattiens de la vallée du Dunajec, p. 3. — Julien Talko-Hryneczewicz: Les découvertes archéologiques les plus récentes faites par des savants russes en Mongolie septentrionale et leurs rapports avec les recherches antérieures de l'auteur en Asie centrale, p. 113*),

Prace Komisji etnograficznej P. A. U. nr. 6, Kraków, 1928, 8°, str. 53. (*Travaux de la Commission ethnographique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, n° 6, Cracovie, 1928, 8-0, 53 p.*).

Treść: TADEUSZ SEWERYN: Z żywym kurkiem po dyngusie (materiały). [*Contenu: Thaddée Seweryn: Sur la coutume populaire d'exhiber un coq vivant après les fêtes de Pâques (Matériaux)*].

Rocznik Polskiej Akademji Umiejętności. Rok 1926/7. Kraków, 1928, 8°, str. LV + 105. (*Annuaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Année 1926/7. Cracovie, 1928, 8-0, LV + 105 p.*).

Rozprawy Wydziału filologicznego P. A. U. Tom LXII, nr. 4, Kraków, 1928, 8°, str. 24. (*Mémoires de la Classe de philologie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, n° 4, Cracovie, 1928, 8-0, 24 p.*).

Treść: JOACHIM RHEINHOLD: Ze studjów nad starofrancuskimi rękopisami, cz. II. Nowoodkryty rękopis palatyński (lat. 1971) poematu »Floire et Blancheflor«. [*Contenu: Joachim Reinhold: Études sur des manuscrits vieux-français, II^e partie. Le manuscrit palatin (lat. 1791) récemment découvert du poème »Floire et Blancheflor«*].

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego P. A. U. Serja II, tom XLI (ogólnego zbioru t. 66), nr. 5, Kraków, 1928, 8°, str. 46 + 2 nlb. [*Mémoires de la Classe d'histoire et de philosophie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Série II, t. XLI (t. 66 de la publication complète), n° 5, Cracovie, 1928, 8-0, 46 + 2 p. surnuméraires*].

Treść: WLADYSŁAW NAMYSŁOWSKI: Proces chorwacki XIII w. (*Contenu: Ladislas Namysłowski: Le procès croate au XIII^e s.*).

Table des matières.

N° 1—3.	Page
Comptes-rendus de l'Académie pour janvier-mars 1928	1
Bibliographie pour janvier-mars 1928.	42
Résumés	
1. Dobrowolski K. : La disposition et les formes les plus anciennes de l'habitat rural polonais	3
2. Gąsiorowski St. : Aus Studien über antike Ornamentik: Das Vasenmotiv in der antiken Kunst	6
3. Komornicki St. : François l'Italien, della Lora et le Palais Royal du Wawel à Cracovie	9
4. Małecki M. : L'archaïsme du dialecte podhalien et un essai de fixer les limites géographiques de celui-ci	11
5. Michalski K. (abbé): L'influence d'Averroès et d'Alexandre d'Aphrodisias dans le psychologie du XIV ^e s.	14
6. Pagaczewski J. : Über die Wieluner Madonna, einer aus Silber geschmiedeten, in der Pfarrkirche zu Wieluń befindlichen Statuette aus dem Jahre 1510	16
7. Sinko T. : De Horatii carminibus bacchicis	17
8. Taubenschlag Rafał : Die Entstehung der Statuten Kasimirs des Großen	18
9. Witkowski St. : De codicibus S. Basilli Magni Hispaniensibus	33
10. Wojtas Maksymiljan : Die Zugehörigkeit der Breslauer Diözese zur Provinz Gnesen	35